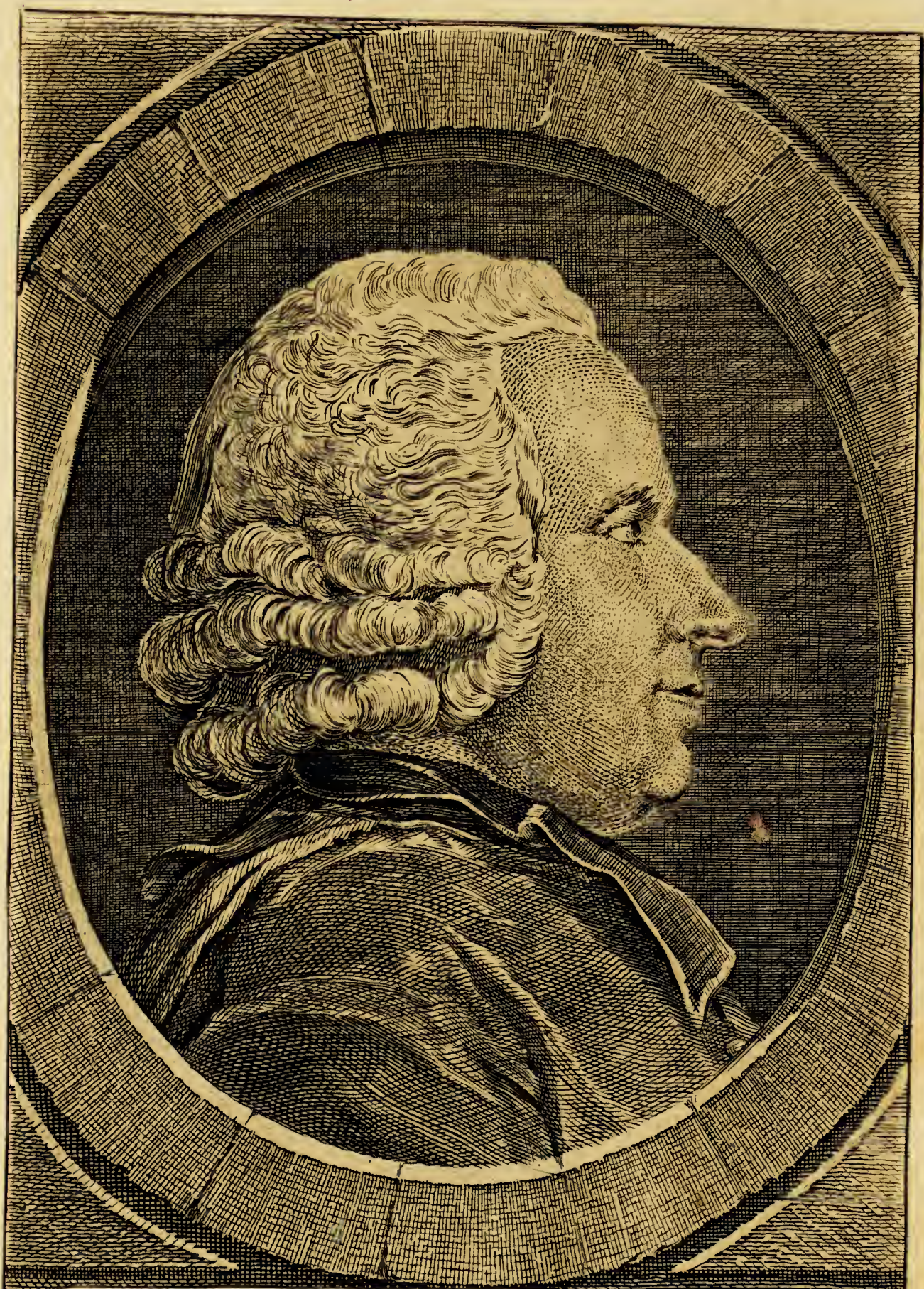


Ex Lib L. J. Bequet.

C 1=cc

7000 11/6

1.000 /
200



G^{RAVE} T^{OMAS} RAYNAL,

*De la Société Royale de Londres et de l'Académie
des Sciences et Belles Lettres de Prusse*

RÉVOLUTION

D E

L'AMÉRIQUE,

P A R

M. L'ABBÉ RAYNAL,

*Auteur de l'Histoire Philosophique & Politique
des Établissmens, & du Commerce des Eu-
ropéens dans les deux Indes.*



A LONDRES,

Chez LOCKIER DAVIS, Holbourn.

M. DCC. LXXXI.

NOTES

3

THE

18

THE

THE



THE

THE

THE

THE

AVERTISSEMENT

D E

L'ÉDITEUR.

L'HISTOIRE philosophique & politique des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes, par M. l'Abbé RAYNAL, est certainement un des plus beaux ouvrages qui ayent paru depuis la renaissance des Lettres, & peut-être le plus instructif de ceux que nous connoissons. C'est une production, dont on n'avoit point de modele; & qui pourra bien en servir un jour. Le public fouhaitoit avec impatience ce supplement, attendu depuis si long temps, qui devoit traiter des

démêlés de la Grande-Bretagne avec ses Colonies.

L'Editeur, dans le cours de ses voyages, a eu le singulier bonheur de se procurer une copie de cet excellent Traité, qui n'a pas encore paru dans l'étranger. Il se flatte que l'illustre historien aura quelque indulgence pour un homme, qu'aucune considération n'auroit pu engager à donner, sans son aveu, cet écrit au public, s'il n'eut été intimement persuadé que les raisonnemens solides dont il est rempli, pourront, dans ce moment de crise, être de quelque service à cette patrie qu'il aime & chérit avec une ardeur, qui ne le cede qu'à cette flamme d'un ordre supérieur, dont brûle l'écrivain philanthrope, pour la liberté & pour le bonheur de toutes

les nations de la terre. L'éditeur ne donne pas seulement ce brillant morceau tel qu'il a été composé en François ; il en publie aussi la traduction en Anglois , en faveur de ceux qui n'entendent pas la première de ces langues , ou de ceux auxquels elle n'est pas très-familier. Il souhaite que la copie ait quelque chose de la chaleur, de la grace , de la force , de la dignité de l'original.

Il doit avertir que l'auteur a évalué les monnoies en livres Tournois , & qu'il estime la livre sterling vingt-deux livres dix sols.

On ose croire qu'indépendamment de cet esprit de bienfaisance qui caractérise ce Traité historique & philosophique , la profondeur des vues politiques , le jugement

exquis, & même les salutaires sarcasmes dont il est assaisonné, ne sauroient être présentés plus à propos, à ceux pour qui il est principalement destiné. Il paroît aujourd'hui que le vœu général de la nation, & même son attente, font, que le Parlement, avant la fin de la séance, prenne enfin, si toutefois il en est encore temps, des mesures efficaces pour terminer les dissensions dénaturées & honteuses qui ont si cruellement déchiré le sein de la mere-patrie & ses colonies : dissensions au milieu desquelles les peuples, (ainsi que l'a très-bien observé l'auteur d'un projet d'accommodement fondé sur la justice & sur la générosité) se voient dépouillés de part & d'autre de leurs plus chers avantages, & où le sa-

crifice forcé de leur félicité mutuelle , est suivi de la misere , & du mépris des nations.

L'éditeur désire , avec une sollicitude proportionnée à l'importance du sujet , que quelques-uns de ceux de ses concitoyens qui cultivent les lettres , sous un gouvernement aussi favorable à la liberté de penser , que l'est celui de la Grande - Bretagne , veuillent entrer dans la carrière , qui leur est ouverte par l'Académie de Lyon , dans l'avertissement qui suit. Il feroit au comble de ses vœux , si la palme du génie étoit adjugée à l'un des écrivains de ce peuple , si renommé pour son éloquence , & qu'il se flatte de voir bientôt reprendre sa supériorité dans les armes , quand une fois les malheureuses querelles ,

(viij)

qui l'ont divisé de ses colonies , auront fait place à un amour mieux entendu de la patrie. Il offre à tous ceux qui se sentiront assez de force pour traiter ce grand sujet , & qui n'auroient pas la facilité d'envoyer leurs compositions à l'adresse indiquée , de les faire passer à Lyon , franc de port , pourvu qu'elles soient remises à son Libraire, M. LOCKIER DAVIS , avant le premier Décembre 1782.

A Londres , le 5 Mars 1781.

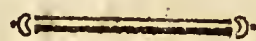
AVERTISSEMENT DE L'ACADÉMIE

DES SCIENCES, BELLES-LETTRES
ET ARTS

D E L Y O N.

M. L'ABBÉ RAYNAL, après avoir éclairé les hommes par ses écrits, a voulu leur procurer encore de nouvelles lumières, en excitant l'émulation. Associé aux travaux de l'Académie de Lyon, il a proposé à cette Compagnie, d'annoncer deux sujets de prix, dont il a fait le fonds, pour être distribués par elle, aux Auteurs qu'elle jugera avoir le mieux rempli les vues du programme.

L'Académie a accepté cette offre avec reconnoissance , & s'empresse de publier les deux sujets.



Le premier sujet , proposé pour l'année 1782 , se rapporte exclusivement aux manufactures & à la prospérité de la ville de Lyon ; & quoique dicté par les vues les plus judicieuses & les plus patriotiques , on se dispense de le donner ici , son objet étant purement local & borné , & n'ayant pas , comme celui du second , un rapport direct & immédiat avec les intérêts de l'humanité.



POUR L'ANNÉE 1783.

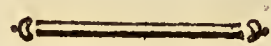
L'ACADEMIE propose le sujet qui suit.

La découverte de l'Amérique a-t-elle été utile ou nuisible au genre-humain?

S'il en est résulté des biens, quels sont les moyens de les conserver & de les accroître.

Si elle a produit des maux, quels sont les moyens d'y remédier.

Le prix consiste en une somme de 1200 livres, qui sera remise à l'auteur couronné, ou à son fondé de procuration.



CONDITIONS.

Toutes personnes, de toute nation, pourront concourir pour ce Prix, excepté les Académiciens titulaires & les vétérans ; les Associés y seront admis. Les auteurs ne se feront connoître ni directement, ni indirectement ; ils mettront une devise à la tête de l'ouvrage, & y joindront un billet cacheté qui contiendra la même devise, leurs noms & les lieux de leur résidence.

Vu l'importance du sujet, l'Académie ne fixe aucunement l'étendue des mémoires, & se contente d'inviter les auteurs à les écrire en françois ou en latin.

Aucun ouvrage ne sera admis au concours , passé le premier Février 1783. L'Académie proclamera le Prix , la même année , dans son assemblée publique , après la fête de Saint Louis.

Les paquets seront adressés francs de port , à Lyon , à M. LA TOURETTE , *Secrétaire perpétuel pour la classe des Sciences , rue Boissac , ou*

A M. DE BORY , *Secrétaire perpétuel pour la classe des Belles-Lettres , rue Boissac ; ou*

A M. AIMÉ DE LA ROCHE ,

(xiv)

*Imprimeur - Libraire de l'Académie,
maison des Halles de la Grenette.*

Signé,

LA TOURETTE,
Secrétaire perpétuel.

A Lyon, le 5 Septembre 1780.

T A B L E

D E S M A T I E R E S.

<i>É</i> T A T de détresse où se trouve l'Angle- terre en 1763.	I
L'Angleterre appelle ses Colonies à son se- cours.	4
L'Angleterre exige de ses Colonies ce qu'il ne falloit que leur demander.	14
Après avoir cédé, l'Angleterre veut être obéie par ses Colonies. Mesures qu'elles prennent pour lui résister.	20
Les Colonies étoient en droit de se séparer de leur métropole, indépendamment de tout mécontentement.	33
Quel étoit le parti qui convenoit à l'Angleterre, lorsqu'elle vit la fermentation de ses Co- lonies.	60
L'Angleterre se détermine à réduire ses Colonies par la force.	78
Les Colonies rompent les liens qui les unissoient à l'Angleterre, & s'en déclarent indépen- dantes.	91
La guerre commence entre les Etats-Unis & l'Angleterre.	103

*Pourquoi les Anglois ne sont point parvenus à
soumettre les provinces confédérées.* 111

*Pourquoi les provinces confédérées n'ont pas
réussi à chasser les Anglois du continent Amé-
ricain.* 123

*La France reconnoît l'indépendance des Etats-
Unis. Cette démarche occasionne la guerre
entre cette Couronne & celle d'Angleterre.* 136

*L'Espagne, n'ayant pas réussi à réconcilier
l'Angleterre & la France, se déclare pour
cette dernière puissance.* 157

*Quelle doit être la politique de la maison de
Bourbon, si elle est victorieuse.* 167

*Quelle idée il faut se former des treize pro-
vinces confédérées.* 173

RÉVOLUTION



RÉVOLUTION

D E

L'AMÉRIQUE.

L'ANGLETERRE sortoit d'une longue & sanglante guerre, où ses flottes avoient arboré le pavillon de la victoire sur toutes les mers, où une domination déjà trop vaste s'étoit accrue d'un territoire immense dans les deux Indes. Cet éclat pouvoit en imposer au-dehors : mais au-dedans la nation étoit réduite à gémir de ses acquisitions & de ses triomphes. Ecrafée sous le fardeau d'une dette de 3,333,000,000 livres qui lui coûtoit un intérêt de 111,577,490 livres, elle pouvoit à peine suffire aux dépenses les plus nécessaires avec 130,000,000 livres qui lui restoient de son revenu ; & ce revenu, loin de pouvoir s'ac-

Etat de
détresse où
se trouve
l'Angleterre
en 1763.

croître , n'avoit pas une confiance assurée.

Les terres restoient chargées d'un impôt plus fort qu'il ne l'avoit jamais été dans un temps de paix. On avoit mis de nouvelles taxes sur les maisons & sur les fenêtres. Le contrôle des actes pesoit sur tous les biens-fonds. Le vin , l'argenterie , les cartes , les dés à jouer : tout ce qui étoit regardé comme un objet de luxe ou d'amusement , payoit plus qu'on ne l'auroit cru possible. Pour se dédommager du sacrifice qu'il avoit fait à la conservation des citoyens , en prohibant les liqueurs spiritueuses , le fisc s'étoit jetté sur la dreche , sur le cidre , sur la biere , sur toutes les boissons à l'usage du peuple. Les ports n'expédioient rien pour les pays étrangers , n'en recevoient rien qui ne fût accablé de droits à l'entrée & à la sortie. Les matieres premières & la main-d'œuvre étoient montées à si haut prix dans la Grande-Bretagne , que ses négocians se voyoient supplantés dans des contrées où ils n'avoient pas même éprouvé jusqu'alors de concurrence. Les bénéfices de son commerce avec

toutes les parties du globe, ne s'élevoient pas annuellement au-dessus de cinquante-six millions; & de cette balance il en falloit tirer trente-cinq pour les arrérages des sommes placées par les étrangers dans les fonds publics.

Les ressorts de l'Etat étoient forcés. Les muscles du corps politique éprouvant à la fois une tension violente, étoient en quelque maniere sortis de leur place. C'étoit un moment de crise. Il falloit laisser respirer les peuples. On ne pouvoit pas les soulager par la diminution des dépenses. Celles que faisoit le gouvernement étoient nécessaires, soit pour mettre en valeur les conquêtes achetées au prix de tant de sang, au prix de tant d'argent; soit pour contenir la maison de Bourbon, aigrie par les humiliations de la dernière guerre, par les sacrifices de la dernière paix. Au défaut d'autres moyens pour fixer, & la sécurité du présent, & la prospérité de l'avenir, on imagina d'appeler les colonies au secours de la métropole. Cette vue étoit sage & juste.

L'Angleterre appelle ses colonies à son secours.

Les membres d'une confédération doivent tous contribuer à sa défense & à sa splendeur, selon l'étendue de leurs facultés, puisque ce n'est que par la force publique que chaque classe peut conserver l'entière & paisible jouissance de ce qu'elle possède. L'indigent y a sans doute moins d'intérêt que le riche : mais il y a d'abord l'intérêt de son repos, & ensuite celui de la conservation de la richesse nationale qu'il est appelé à partager par son industrie. Point de principe social plus évident; & cependant point de faute politique plus commune que son infraction. D'où peut naître cette contradiction perpétuelle entre les lumières & la conduite des gouvernemens ?

Du vice de la puissance législative qui exagère l'entretien de la force publique, & usurpe pour ses fantaisies une partie des fonds destinés à cet entretien. L'ordre du commerçant, du laboureur, la subsistance du pauvre, arrachés dans les campagnes & dans les villes, au nom de l'état, prostitués dans les cours à l'inté-

rêt & au vice, vont grossir le faste d'une troupe d'hommes qui flattent, haïssent & corrompent leur maître, vont dans des mains plus viles encore payer le scandale & la honte de ses plaisirs. On les prodigue pour un appareil de grandeur, vaine décoration de ceux qui ne peuvent avoir de grandeur réelle, pour des fêtes, ressource de l'oïveté impuissante au milieu des soins & des travaux que demanderoit un empire à gouverner. Une portion, il est vrai, se donne aux besoins publics : mais l'incapacité distraite les applique sans jugement comme sans économie. L'autorité trompée, & qui ne daigne pas même faire un effort pour cesser de l'être, souffre dans l'impôt une distribution injuste, une perception qui n'est elle-même qu'une oppression de plus. Alors tout sentiment patriotique s'éteint. Il s'établit une guerre entre le prince & les sujets. Ceux qui levent les revenus de l'état ne paroissent plus que les ennemis du citoyen. Il défend sa fortune de l'impôt, comme il la défendrait d'une inva-

sion. Tout ce que la ruse peut dérober à la force , paroît un gain légitime ; & les sujets corrompus par le gouvernement usent de représailles envers un maître qui les pille. Ils ne s'apperçoivent pas que dans ce combat inégal , ils sont eux-mêmes dupes & victimes. Le fisc insatiable & ardent , moins satisfait de ce qu'on lui donne , qu'irrité de ce qu'on lui refuse , poursuit avec cent mains ce qu'une seule ose lui dérober. Il joint l'activité de la puissance à celle de l'intérêt. Les vexations se multiplient. Elles se nomment châtiment & justice ; & le monstre qui appauvrit tous ceux qu'il tourmente , rend grace au ciel du nombre des coupables qu'il punit , & des délits qui l'enrichissent. Heureux le souverain qui pour prévenir tant d'abus , ne dédaigneroit pas de rendre à son peuple un compte fidele de l'emploi des sommes qu'il en exigeroit. Mais ce souverain n'a point encore paru ; & sans doute il ne se montrera pas. Cependant la dette du protégé envers l'état qui le protege , n'en est pas moins nécessaire &

sacrée; & aucun peuple ne l'a méconnue. Les colonies Angloises de l'Amérique Septentrionale n'en avoient pas donné l'exemple; & jamais le ministère Britannique n'avoit eu recours à elles, sans en obtenir le secours qu'il sollicitoit.

Mais c'étoient des dons & non des taxes, puisque la concession étoit précédée de délibérations libres & publiques dans les assemblées de chaque établissement. La mere-patrie s'étoit trouvée engagée dans des guerres dispendieuses & cruelles. Des parlemens tumultueux & entreprenans avoient troublé sa tranquillité. Elle avoit eu des administrateurs audacieux & corrompus, malheureusement disposés à élever l'autorité du trône sur la ruine de tous les pouvoirs & de tous les droits du peuple. Les révolutions s'étoient succédées, sans qu'on eût songé à attaquer un usage affermi par deux siècles d'une heureuse expérience.

Les provinces du Nouveau-Monde étoient accoutumées à regarder comme un droit cette manière de fournir leur con-

tingent en hommes & en argent. Cette prétention eût-elle été douteuse ou erronée , la prudence n'auroit pas permis de l'attaquer trop ouvertement. L'art de maintenir l'autorité est un art délicat qui demande plus de circonspection qu'on ne pense. Ceux qui gouvernent sont trop accoutumés peut-être à mépriser les hommes. Ils les regardent trop comme des esclaves courbés par la nature , tandis qu'ils ne le sont que par l'habitude. Si vous les chargez d'un nouveau poids , prenez garde qu'ils ne se redressent avec fureur. N'oubliez pas que le levier de la puissance n'a d'autre appui que l'opinion ; que la force de ceux qui gouvernent n'est réellement que la force de ceux qui se laissent gouverner. N'avertissez pas les peuples distraits par les travaux , ou endormis dans les chaînes , de lever les yeux jusqu'à des vérités trop redoutables pour vous ; & quand ils obéissent ne les faites pas souvenir qu'ils ont le droit de commander. Dès que le moment de ce réveil terrible sera venu ; dès qu'ils auront

pensé qu'ils ne sont pas faits pour leurs chefs, mais que leurs chefs sont faits pour eux ; dès qu'une fois ils auront pu se rapprocher, s'entendre & prononcer d'une voix unanime : *Nous ne voulons pas de cette loi, cet usage nous déplaît* ; point de milieu, il vous faudra par une alternative inévitable, ou céder ou punir, être foibles ou tyrans ; & votre autorité désormais détestée ou avilie, quelque parti qu'elle prenne, n'aura plus à choisir de la part des peuples que l'insolence ouverte ou la haine cachée.

Le premier devoir d'une administration sage est donc de ménager les opinions dominantes dans un pays : car les opinions sont la propriété la plus chère des peuples, propriété plus chère que leur fortune même. Elle peut travailler sans doute à les rectifier par les lumières, à les changer par la persuasion, si elles diminuent les forces de l'état. Mais il n'est pas permis de les contrarier sans nécessité ; & il n'y en eut jamais pour rejeter le système adopté par l'Amérique Septentrionale.

En effet, soit que les diverses contrées de ce Nouveau-monde fussent autorisées, comme elles le souhaitoient, à envoyer des représentans au parlement, pour y délibérer avec leurs concitoyens sur les besoins de tout l'empire Britannique; soit qu'elles continuassent à examiner dans leur propre sein ce qu'il leur convenoit d'accorder de contribution, il n'en pouvoit résulter aucun embarras pour le fisc. Dans le premier cas, les réclamations de leurs députés auroient été étouffées par la multitude; & ces provinces se feroient vues légalement chargées de la portion du fardeau qu'on auroit voulu leur faire porter. Dans le second, le ministère disposant des dignités, des emplois, des pensions, même des élections, n'auroit pas éprouvé plus de résistance à ses volontés dans cet autre hémisphère que dans le nôtre.

Cependant les maximes consacrées en Amérique avoient une autre base que des préjugés. Les peuples s'appuyoient de la nature de leurs chartres; ils s'appuyoient

plus solidement encore sur le droit qu'à tout citoyen Anglois de ne pouvoir être taxé que de son aveu ou de celui de ses représentans. Ce droit, qui devoit être celui de tous les peuples, puisqu'il est fondé sur le code éternel de la raison, remontoit par son origine jusqu'au regne d'Edouard I. Depuis cette époque, l'Anglois ne le perdit jamais de vue. Dans la paix, dans la guerre, sous des rois féroces comme sous des rois imbécilles, dans des momens de servitude comme dans des temps d'anarchie, il le réclama sans cesse. On vit l'Anglois, sous les Tudors, abandonner ses droits les plus précieux & livrer sa tête sans défense à la hache des tyrans : mais jamais renoncer au droit de s'imposer lui-même. C'est pour le défendre qu'il répandit des flots de sang, qu'il détrôna ou punit ses rois. Enfin, à la révolution de 1688, ce droit fut solennellement reconnu dans l'acte célèbre où l'on vit la liberté, de la même main dont elle chassoit un roi despote, tracer les conditions du contrat

entre une nation & le nouveau souverain qu'elle venoit de choisir. Cette prérogative d'un peuple, bien plus sacrée, sans doute, que tant de droits imaginaires que la superstition voulut sanctifier dans des tyrans, fut à la fois pour l'Angleterre, & l'instrument & le rempart de sa liberté. Elle pensoit, elle sentoît que c'étoit la seule digue qui pût à jamais arrêter le despotisme; que le moment qui dépouille un peuple de ce privilege, le condamne à l'oppression; que les fonds levés en apparence pour sa sûreté, servent tôt ou tard à sa ruine. L'Anglois, en fondant ses colonies, avoit porté ces principes au-delà des mers; & les mêmes idées s'étoient transmises à ses enfans.

Ah ! si dans ces contrées même de l'Europe, où l'esclavage semble depuis long-temps s'être assis au milieu des vices, des richesses & des arts; où le despotisme des armées soutient le despotisme des cours; où l'homme, enchaîné dès son berceau, garotté des doubles liens & de la superstition & de la politique,

n'a jamais respiré l'air de la liberté : si dans ces contrées cependant, ceux qui ont réfléchi une fois en leur vie au sort des états, ne peuvent s'empêcher d'adopter les maximes & d'envier la nation heureuse qui a su en faire le fondement & la base de sa constitution ; combien plus les Anglois, enfans de l'Amérique, doivent y être attachés, eux qui ont recueilli cet héritage de leurs peres ? Ils savent à quel prix leurs ancêtres l'ont acheté. Le sol même qu'ils habitent, doit nourrir en eux un sentiment favorable à ces idées. Dispersés dans un continent immense ; libres comme la nature qui les environne, parmi les rochers, les montagnes, les vastes plaines de leurs déserts, aux bords de ces forêts où tout est encore sauvage & où rien ne rappelle ni la servitude ni la tyrannie de l'homme, ils semblent recevoir de tous les objets physiques les leçons de la liberté & de l'indépendance. D'ailleurs ces peuples livrés presque tous à l'agriculture & au commerce, à des travaux utiles qui éle-

vent & fortifient l'ame en donnant des mœurs simples , auffi éloignés jufqu'à préfent de la richeffe que de la pauvreté , ne peuvent être encore corrompus ni par l'excès du luxe , ni par l'excès des befoins. C'eft dans cet état fur-tout , que l'homme qui jouit de la liberté , peut la maintenir & fe montrer jaloux de défendre un droit héréditaire qui femble être le garant le plus sûr de tous les autres. Telle étoit la réfolution des Américains.

L'Angleterre exige de fes colonies ce qu'il ne falloit que leur demander.

Soit que le miniftère Britannique ignorât ces difpofitions ; foit qu'il efpérât que fes délégués réuffiroient à les changer , il faifit le moment d'une paix glorieufe pour exiger une contribution forcée de fes colonies. Car , qu'on le remarque bien , la guerre heureufe ou malheureufe fert toujours de prétexte aux ufurpations des gouvernemens , comme fi les chefs des nations belligérantes s'y propofoient moins de vaincre leurs ennemis que d'affervir leurs fujets. L'an 1764 vit éclore ce fameux acte du timbre , qui défendoit d'admettre

dans les tribunaux, tout titre qui n'auroit pas été écrit sur du papier marqué & vendu au profit du fisc.

Les provinces Angloises du nord de l'Amérique s'indignent toutes contre cette usurpation de leurs droits les plus précieux & les plus sacrés. D'un accord unanime, elles renoncent à la consommation de ce que leur fournissoit la métropole, jusqu'à ce qu'elle ait retiré un bill illégal & oppresseur. Les femmes, dont on pouvoit craindre la foiblesse, sont les plus ardentes à faire le sacrifice de ce qui servoit à leur parure; & les hommes, animés par cet exemple, renoncent de leur côté à d'autres jouissances. Beaucoup de cultivateurs quittent la charrue, pour se former à l'industrie dans des ateliers; & la laine, le lin, le coton grossièrement travaillés, sont achetés au prix que coûtoient auparavant les toiles les plus fines, les plus belles étoffes.

Cette espece de conspiration étonne le gouvernement. Les clameurs des négocians dont les marchandises sont sans dé-

bouché, augmentent son inquiétude. Les ennemis du ministère appuyent ces mécontentemens ; & l'acte du timbre est révoqué après deux années d'un mouvement convulsif, qui dans d'autres temps auroit allumé une guerre civile.

Mais le triomphe des colonies est de courte durée. Le parlement, qui n'a reculé qu'avec une extrême répugnance, veut en 1767, que ce qu'il n'a pu obtenir de revenu par le moyen du timbre, soit formé par le verre, le plomb, le carton, les couleurs, le papier peint & le thé qui sont portés d'Angleterre en Amérique. Les peuples du continent septentrional ne sont pas moins révoltés de cette innovation que de la première. Vainement leur dit-on que personne ne peut contester à la Grande-Bretagne le pouvoir d'établir sur ses exportations les droits qui conviennent à ses intérêts, puisqu'elle n'ôte point à ses établissemens, situés au-delà des mers, la liberté de fabriquer eux-mêmes les marchandises asservies aux nouvelles taxes. Ce subterfuge paroît une dérision à des hommes,

mes, qui purement cultivateurs & réduits à n'avoir de communication qu'avec leur métropole, ne peuvent, ni se procurer par leur industrie, ni par des liaisons étrangères, les objets qu'on vient d'imposer. Que ce soit dans l'Ancien ou dans le Nouveau-Monde que ce tribut soit payé, ils comprennent que le nom ne change rien à la chose, & que leur liberté ne feroit pas moins attaquée de cette manière que de celle qu'on a repoussée avec succès. Les colons voient clairement que le gouvernement veut les tromper; & ils ne veulent pas l'être. Ces sophismes politiques leur paroissent ce qu'ils sont, le masque de la tyrannie.

Les nations, en général, sont plus faites pour sentir que pour penser. La plupart ne se sont jamais avisées d'analyser la nature du pouvoir qui les gouverne. Elles obéissent sans réflexion, & parce qu'elles ont l'habitude d'obéir. L'origine & l'objet des premières associations nationales leur étant inconnus, toute résistance à leur volonté leur paroît un crime. C'est princi-

palement dans les états où les principes de la législation se confondent avec ceux de la religion, que cet aveuglement est ordinaire. L'habitude de croire favorise l'habitude de souffrir. L'homme ne renonce pas impunément à un seul objet. Il semble que la nature se venge de celui qui ose ainsi la dégrader. Cette disposition fervile de l'ame s'étend à tout. Elle se fait un devoir de résignation comme de bassesse, & baissant toutes les chaînes avec respect, tremble d'examiner ses loix comme ses dogmes. De même qu'une seule extravagance dans les opinions religieuses suffit pour en faire adopter sans nombre à des esprits une fois déçus, une première usurpation du gouvernement ouvre la porte à toutes les autres. Qui croit le plus, croit le moins; qui peut le plus, peut le moins. C'est par ce double abus de la crédulité & de l'autorité que toutes les absurdités en matière de culte & de politique se sont introduites dans le monde pour écraser les hommes. Aussi le premier signal de la liberté chez les nations les a portés à se-

couer ces deux jougs à la fois ; & l'époque où l'esprit humain commença à discuter les abus de l'église & du clergé , est celle où la raison sentit enfin les droits des peuples , & où le courage essaya de poser les premières bornes au despotisme. Les principes de tolérance & de liberté , établis dans les colonies Angloises , en avoient fait un peuple différent des autres peuples. On y savoit ce que c'étoit que la dignité de l'homme ; & le ministère Britannique la violant , il falloit nécessairement qu'un peuple , tout composé de citoyens , se soulevât contre cet attentat.

Trois ans s'écoulerent , sans qu'aucune des taxes , qui bleffoient si vivement les Américains , fût perçue. C'étoit quelque chose : mais ce n'étoit pas tout ce que prétendoient des hommes jaloux de leurs prérogatives. Ils vouloient une renonciation générale & formelle à ce qui avoit été illégalement ordonné ; & cette satisfaction leur fut accordée en 1770. On n'en excepta que le thé. Encore cette réserve n'eut-elle pour objet que de pallier

la honte d'abandonner entièrement la supériorité de la métropole sur ses colonies : car ce droit ne fut pas plus exigé que les autres ne l'avoient été.

Après avoir
cédé, l'An-
gleterre
veut être
obéie par
ses colo-
nies. Me-
sures qu'el-
les pren-
nent pour
lui résister.

Le ministère, trompé par ses délégués, croyoit sans doute les dispositions changées dans le Nouveau-Monde, lorsqu'en 1773, il ordonna la perception de l'impôt sur le thé.

A cette nouvelle, l'indignation est générale dans l'Amérique Septentrionale. Dans quelques provinces, on arrête des remerciemens pour les navigateurs qui avoient refusé de prendre sur leurs bords cette production. Dans d'autres, les négocians auxquels elle est adressée, refusent de la recevoir. Ici, on déclare ennemi de la patrie quiconque osera la vendre. Là, on charge de la même flétrissure ceux qui en conserveront dans leurs magasins. Plusieurs contrées renoncent solennellement à l'usage de cette boisson. Un plus grand nombre brûlent ce qui leur reste de cette feuille, jusqu'alors l'objet de leurs délices. Le thé expédié pour cette partie

du globe étoit évalué cinq ou fix millions ; & il n'en fut pas débarqué une feule caiffe. Bofton fut le principal théâtre de ce foulevement. Ses habitans détruifirent , dans le port même , trois cargaisons de thé qui arrivoient d'Europe.

Cette grande ville avoit toujours paru plus occupée de fes droits que le refte de l'Amérique. La moindre atteinte qu'on portoit à fes privileges étoit repouffée fans ménagement. Cette réfiftance , quelquefois accompagnée de troubles , fatiguoit depuis quelques années le gouvernement. Le miniftère qui avoit des vengeances à exercer , faifit trop vivement la circonftance d'un excès blâmable ; & il en demanda au parlement une punition févere.

Les gens modérés fouhaitoient que la cité coupable fût feulelement condamnée à un dédommagement proportionné au dégât commis dans fa rade , & à l'amende qu'elle méritoit pour n'avoir pas puni cet acte de violence. On jugea cette peine trop légère ; & le 13 Mars 1774 , il fut porté un bill qui fermoit le port de Bofton , &

qui défendoit d'y rien débarquer, d'y rien prendre.

La cour de Londres s'applaudissoit d'une loi si rigoureuse, & ne doutoit pas qu'elle n'aménât les Bostoniens à cet esprit de servitude qu'on avoit travaillé vainement jusqu'alors à leur donner. Si, contre toute apparence, ces hommes hardis persévéroient dans leurs prétentions, leurs voisins profiteroient avec empressement de l'interdit jetté sur le principal port de la province. Au pis aller, les autres colonies, depuis long-temps jalouses de celles de Massachusset, l'abandonneroient avec indifférence à son triste sort, & recueilleroient le commerce immense que ses malheurs feroient refluer sur elles. De cette manière seroit rompue l'union de ces divers établissemens, qui, depuis quelques années, avoit pris trop de consistance, au gré de la métropole.

L'attente du ministère fut généralement trompée. Un acte de rigueur en impose quelquefois. Les peuples qui ont murmuré tant que l'orage ne faisoit que gronder au

loin , se soumettent souvent lorsqu'il vient à fondre sur eux. C'est alors qu'ils pèsent les avantages & les désavantages de la résistance; qu'ils mesurent leurs forces & celles de leurs oppresseurs; qu'une terreur panique saisit ceux qui ont tout à perdre & rien à gagner; qu'ils élèvent la voix, qu'ils intimident, qu'ils corrompent; que la division s'élève entre les esprits, & que la société se partage entre deux factions qui s'irritent, en viennent quelquefois aux mains, & s'entr'égorgent sous les yeux de leurs tyrans qui voient couler ce sang avec une douce satisfaction. Mais les tyrans ne trouvent guere de complices que chez les peuples déjà corrompus. Ce sont les vices qui leur donnent des alliés parmi ceux qu'ils oppriment. C'est la mollesse qui s'épouvante & n'ose faire l'échange de son repos contre des périls honorables. C'est la vile ambition de commander qui prête ses bras au despotisme, & consent à être esclave pour dominer, à livrer un peuple pour partager sa dépouille; à renoncer à l'honneur pour obtenir des

honneurs & des titres. C'est sur-tout l'indifférente & froide personnalité, dernier vice d'un peuple, dernier crime des gouvernemens, car c'est toujours le gouvernement qui la fait naître : c'est elle qui, par principe, sacrifie une nation à un homme, & le bonheur d'un siècle & de la postérité à la jouissance d'un jour & d'un moment. Tous ces vices, fruits d'une société opulente & voluptueuse, d'une société vieillie & parvenue à son dernier terme, n'appartiennent point à des peuples agriculteurs & nouveaux. Les Américains demeurèrent unis. L'exécution d'un bill qu'ils appelloient inhumain, barbare & meurtrier, ne fit que les affermir dans la résolution de soutenir leurs droits avec plus d'accord & de constance.

A Boston, les esprits s'exaltent de plus en plus. Le cri de la religion renforce celui de la liberté. Les temples retentissent des exhortations les plus violentes contre l'Angleterre. C'étoit sans doute un spectacle intéressant pour la philosophie de voir que dans les temples, aux pieds des

autels , où tant de fois la superstition a béni les chaînes des peuples ; où tant de fois les prêtres ont flatté les tyrans , la liberté élevoit sa voix pour défendre les privileges d'une nation opprimée ; & si l'on peut croire que la divinité daigne abaisser ses regards sur les malheureuses querelles des hommes , elle aimoit mieux sans doute voir son sanctuaire consacré à cet usage , & des hymnes à la liberté devenir une partie du culte que lui adressoient ses ministres. Ces discours devoient produire un grand effet , & lorsqu'un peuple libre invoque le ciel contre l'oppression , il ne tarde pas à courir aux armes.

Les autres habitans de Massachusset dédaignent jusqu'à l'idée de tirer le moindre avantage du désastre de la capitale. Ils ne songent qu'à resserrer avec les Bostoniens les liens qui les unissent , disposés à s'ensevelir sous les ruines de leur commune patrie , plutôt que de laisser porter la moindre atteinte à des droits qu'ils ont appris à chérir plus que leur vie.

Toutes les provinces s'attachent à la cause de Boston ; & leur affection augmente à proportion du malheur & des souffrances de cette ville infortunée. Coupables à peu de chose près d'une résistance si sévèrement punie , elles sentent bien que la vengeance de la métropole contre elles n'est que différée ; & que toute la grace , dont peut se flatter la plus favorisée , sera d'être la dernière sur qui s'appesantira un bras oppresseur.

Ces dispositions à un soulèvement général sont augmentées par l'acte contre Boston , qu'on voit circuler dans tout le continent sur du papier bordé de noir. emblème du deuil de la liberté. Bientôt l'inquiétude se communique d'une maison à l'autre. Les citoyens se rassemblent & conversent dans les places publiques. Des écrits , pleins d'éloquence & de vigueur , sortent de toutes les presses.

» Les sévérités du parlement Britanni-
 » que contre Boston , dit-on , dans ces
 » imprimés , doivent faire trembler tou-
 » tes les provinces Américaines. Il ne leur

» reste plus qu'à choisir entre le fer , le
» feu , les horreurs de la mort , & le
» joug d'une obéissance lâche & servile.
» La voilà enfin arrivée cette époque
» d'une révolution importante , dont l'é-
» vénement heureux ou funeste fixera à
» jamais les regrets ou l'admiration de la
» postérité.

» Serons-nous libres , ferons-nous es-
» claves ? C'est de la solution de ce grand
» problème que va dépendre , pour le pré-
» sent , le sort de trois millions d'hommes ,
» & pour l'avenir la félicité ou la misère
» de leurs innombrables descendants.

» Réveillez-vous donc , ô Américains !
» jamais la région que vous habitez ne
» fut couverte d'aussi sombres nuages. On
» vous appelle rebelles , parce que vous
» ne voulez être taxés que par vos repré-
» sentans. Justifiez cette prétention par
» votre courage , ou scellez-en la perte de
» tout votre sang.

» Il n'est plus temps de délibérer. Lors-
» que la main de l'oppresser travaille sans
» relâche à vous forger des chaînes , le

» silence feroit un crime & l'inaction une
 » infamie. La conservation des droits de
 » la république : voilà la loi suprême.
 » Celui-là feroit le dernier des esclaves
 » qui , dans le péril où se trouve la liberté
 » de l'Amérique , ne feroit pas tous ses
 » efforts pour la conserver. «

Cette disposition étoit commune : mais l'objet important, la chose difficile, au milieu d'un tumulte général, étoit d'amener un calme à la faveur duquel il se formât un concert de volontés qui donnât aux résolutions de la dignité, de la force, de la consistance. C'est ce concert qui, d'une multitude de parties éparées & toutes faciles à briser, compose un tout dont on ne vient point à bout, si l'on ne réussit à le diviser, ou par la force ou par la politique. La nécessité de ce grand ensemble fut saisie par les provinces de New-Hampshire, de Massachusset, de Rhode-Island, de Connecticut, de New-York, de New-Jersey, des trois comtés de la Delaware, de Pensilvanie, de Maryland, de Virginie, des deux Carolines. Ces douze colonies, aux-

quelles se joignit depuis la Georgie , envoyèrent dans le mois de Septembre 1774, à Philadelphie , des députés chargés de défendre leurs droits & leurs intérêts.

Les démêlés de la métropole avec ses colonies prennent , à cette époque , une importance qu'ils n'avoient pas eue. Ce ne sont plus quelques particuliers qui opposent une résistance opiniâtre à des maîtres impérieux. C'est la lutte d'un corps contre un autre corps , du congrès de l'Amérique contre le parlement d'Angleterre , d'une nation contre une nation. Les résolutions prises de part & d'autre échauffent de plus en plus les esprits. L'animosité augmente. Tout espoir de conciliation s'évanouit. Des deux côtés on aiguise le glaive. La Grande-Bretagne envoie des troupes dans le Nouveau-Monde. Cet autre hémisphère s'occupe de sa défense. Les citoyens y deviennent soldats. Les matériaux de l'incendie s'amassent, & bientôt va se former l'embrasement.

Gage , commandant des troupes royales , fait partir de Boston , dans la nuit du

18 Avril 1775, un détachement chargé de détruire un magasin d'armes & de munitions , assemblé par les Américains à Concord. Ce corps rencontre à Lexington quelques milices qu'il dissipe sans beaucoup d'efforts , continue rapidement sa marche , & exécute les ordres dont il étoit porteur. Mais à peine a-t-il repris le chemin de la capitale , qu'il se voit assailli , dans un espace de quinze milles , par une multitude furieuse , à laquelle il donne , de laquelle il reçoit la mort. Le sang Anglois , tant de fois versé en Europe par des mains Angloises , arrose à son tour l'Amérique , & la guerre civile est engagée.

Sur le même champ de bataille sont livrés , les mois suivans , des combats plus réguliers. Warren devient une des victimes de ces actions meurtrières & dénaturées. Le congrès honore sa cendre.

» Il n'est point mort , dit l'orateur , il
 » ne mourra pas cet excellent citoyen.
 » Sa mémoire fera éternellement présen-
 » te , éternellement chère à tous les gens
 » de bien , à tous ceux qui aimeront leur

» patrie. Dans le cours borné d'une vie
 » de trente-trois ans, il avoit déployé les
 » talens de l'homme d'état, les vertus d'un
 » sénateur, l'ame du héros.

» Vous tous, qu'un même intérêt ani-
 » me, approchez-vous du corps sanglant
 » de Warren. Lavez de vos pleurs ses
 » blessures honorables : mais ne vous ar-
 » rêtez pas trop long-temps auprès de ce
 » cadavre inanimé. Retournez dans vos
 » demeures pour y faire détester le cri-
 » me de la tyrannie. Qu'à cette peinture
 » horrible, les cheveux de vos enfans
 » se dressent sur leurs têtes ; que leurs
 » yeux s'enflamment ; que leurs fronts de-
 » viennent menaçans ; que leurs bouches
 » expriment l'indignation. Alors, alors,
 » vous leur donnerez des armes ; & votre
 » dernier vœu fera qu'ils reviennent vain-
 » queurs, ou qu'ils finissent comme War-
 » ren. »

Les troubles qui agitoient Massachusset,
 se répétoient dans les autres provinces.
 Les scènes n'y étoient pas, à la vérité,
 sanglantes, parce qu'il n'y avoit point de

troupes Britanniques : mais par-tout les Américains s'emparoiént des forts , des armes , des munitions ; par-tout ils expulsoient leurs chefs & les autres agens du gouvernement ; par-tout ils maltraitoient ceux des habitans qui paroissoient favorables à la cause de la métropole. Quelques hommes entreprenans portent l'audace jusqu'à s'emparer des ouvrages anciennement élevés par les François sur le lac Champlain , entre la Nouvelle-Angleterre & le Canada , jusqu'à faire une irruption dans cette vaste région.

Tandis que de simples particuliers ou des districts isolés servent si utilement la cause commune , le congrès s'occupe du soin d'assembler une armée. Le commandement en est donné à George Wasington , né en Virginie , & connu par quelques actions heureuses dans les guerres précédentes. Aussi-tôt le nouveau général vole à Massachusset , pousse de poste en poste les troupes royales , & les force à se renfermer dans Boston. Six mille de ces vieux soldats , échappés au glaive ,
à

à la maladie , à toutes les miseres , & pressés par la faim ou par l'ennemi, s'embarquent le 24 Mars 1776 avec une précipitation qui tient de la fuite. Ils vont chercher un asile dans la Nouvelle-Ecosse, restée, ainsi que la Floride, fidelle à ses anciens maîtres.

Ce succès fut le premier pas de l'Amérique Angloise vers la révolution. On commença à la désirer hautement. On répandit de tous côtés les principes qui la justifioient. Ces principes, nés en Europe & particulièrement en Angleterre, avoient été transplantés en Amérique par la philosophie. On se servoit contre la métropole de ses propres lumieres, & l'on disoit :

Les colonies étoient en droit de se séparer de leur métropole, indépendamment de tout mécontentement.

Il faut bien se donner de garde de confondre ensemble les sociétés & le gouvernement. Pour les connoître, cherchons leur origine.

L'homme, jetté comme au hasard sur ce globe ; environné de tous les maux de la nature ; obligé sans cesse de défendre & de protéger sa vie contre les

orages & les tempêtes de l'air, contre les inondations des eaux, contre les feux & les incendies des volcans, contre l'intempérie des zones ou brûlantes ou glacées, contre la stérilité de la terre qui lui refuse des alimens, ou sa malheureuse fécondité qui fait germer sous ses pas des poisons; enfin, contre les dents des bêtes féroces qui lui disputent son séjour & sa proie, & le combattant lui-même, semblent vouloir se rendre les dominatrices de ce globe, dont il croit être le maître : l'homme dans cet état, seul & abandonné à lui-même, ne pouvoit rien pour sa conservation. Il a donc fallu qu'il se réunît & s'associât avec ses semblables, pour mettre en commun leur force & leur intelligence. C'est par cette réunion qu'il a triomphé de tant de maux, qu'il a façonné ce globe à son usage, contenu les fleuves, asservi les mers, assuré sa subsistance, conquis une partie des animaux en les obligeant de le servir, & repoussé les autres loin de son empire, au fond des déserts ou des bois, où leur

nombre diminue de siecle en siecle. Ce qu'un homme seul n'auroit pu, les hommes l'ont exécuté de concert, & tous ensemble ils conservent leur ouvrage. Telle est l'origine, tels sont l'avantage & le but de la société.

Le gouvernement doit sa naissance à la nécessité de prévenir & de réprimer les injures que les associés avoient à craindre les uns de la part des autres. C'est la sentinelle qui veille pour empêcher que les travaux communs ne soient troublés.

Ainsi la société est née des besoins des hommes, le gouvernement est né de leurs vices. La société tend toujours au bien; le gouvernement doit toujours tendre à réprimer le mal. La société est la première, elle est, dans son origine, indépendante & libre; le gouvernement a été institué pour elle & n'est que son instrument. C'est à l'une à commander : c'est à l'autre à la servir. La société a créé la force publique; le gouvernement qui l'a reçue d'elle, doit la consacrer toute entière à son usage. Enfin, la société est es-

fentiellement bonne ; le gouvernement , comme on le fait , peut être & n'est que trop souvent mauvais.

On a dit que nous étions tous nés égaux : cela n'est pas. Que nous avons tous les mêmes droits. J'ignore ce que c'est que des droits, où il y a inégalité de talens ou de force , & nulle garantie , nulle sanction. Que la nature nous offroit à tous une même demeure & les mêmes ressources : cela n'est pas. Que nous étions doués indistinctement des mêmes moyens de défense : cela n'est pas ; & je ne fais pas en quel sens il peut être vrai que nous jouissions des mêmes qualités d'esprit & de corps.

Il y a entre les hommes une inégalité originelle à laquelle rien ne peut remédier. Il faut qu'elle dure éternellement ; & tout ce qu'on peut obtenir de la meilleure législation , ce n'est pas de la détruire ; c'est d'en empêcher les abus.

Mais en partageant ses enfans en maître ; en créant des enfans débiles & des enfans forts , la nature n'a-t-elle pas for-

mé elle-même le germe de la tyrannie ? Je ne crois pas qu'on puisse le nier ; surtout si l'on remonte à un temps antérieur à toute législation , temps où l'on verra l'homme aussi passionné , aussi déraisonnable que la brute.

Que les fondateurs des nations , que les législateurs se sont-ils donc proposé ? D'obvier à tous les désastres de ce germe développé , par une sorte d'égalité artificielle , qui soumit sans exception les membres d'une société à une seule autorité impartiale. C'est un glaive qui se promène indistinctement sur toutes les têtes : mais ce glaive étoit idéal. Il falloit une main , un être physique qui le tint.

Qu'en est-il résulté ? C'est que l'histoire de l'homme civilisé n'est que l'histoire de sa misère. Toutes les pages en sont teintes de sang , les unes du sang des oppresseurs , les autres du sang des opprimés.

Sous ce point de vue , l'homme se montre plus méchant & plus malheureux que l'animal. Les différentes especes d'animaux subsistent aux dépens les unes des

autres : mais les sociétés des hommes n'ont pas cessé de s'attaquer. Dans une même société, il n'y a aucune condition qui ne dévore & qui ne soit dévorée, quelles qu'aient été ou que soient les formes du gouvernement ou d'égalité artificielle qu'on ait opposées à l'inégalité primitive ou naturelle.

Mais ces formes de gouvernement, du choix & du choix libre des premiers ayeux, quelque sanction qu'elles puissent avoir reçue, ou du serment, ou du concert unanime, ou de leur permanence, sont-elles obligatoires pour leurs descendants ? Il n'en est rien ; & il est impossible que vous, Anglois, qui avez subi successivement tant de révolutions différentes dans votre constitution politique, ballottés de la monarchie à la tyrannie, de la tyrannie à l'aristocratie, de l'aristocratie à la démocratie, de la démocratie à l'anarchie ; il est impossible que vous puissiez, sans vous accuser de rebellion & de parjure, penser autrement que moi.

Nous examinons les choses en philo-

sophes; & l'on fait bien que ce ne sont pas nos spéculations qui amènent les troubles civils. Point de sujets plus patiens que nous. Je vais donc suivre mon objet, sans en redouter les suites. Si les peuples sont heureux sous la forme de leur gouvernement, ils le garderont. S'ils sont malheureux, ce ne feront ni vos opinions, ni les miennes; ce sera l'impossibilité de souffrir davantage & plus long-temps qui les déterminera à la changer, mouvement salutaire que l'oppresser appellera révolte, bien qu'il ne soit que l'exercice légitime d'un droit inaliénable & naturel de l'homme qu'on opprime, & même de l'homme qu'on n'opprime pas.

On veut, on choisit pour soi. On ne sauroit vouloir ni choisir pour un autre; & il seroit insensé de vouloir, de choisir pour celui qui n'est pas encore né, pour celui qui est à des siècles de son existence. Point d'individu qui, mécontent de la forme du gouvernement de son pays, n'en puisse aller chercher ailleurs une meilleure. Point de société qui n'ait

à changer la fienne , la même liberté qu'eurent ses ancêtres à l'adopter. Sur ce point , les sociétés en font comme au premier moment de leur civilisation. Sans quoi il y auroit un grand mal ; que dis-je , le plus grand des maux seroit sans remede. Des millions d'hommes auroient été condamnés à un malheur sans fin. Concluez donc avec moi :

Qu'il n'est nulle forme de gouvernement , dont la prérogative soit d'être immuable.

Nulle autorité politique qui crée hier ou il y a mille ans , ne puisse être abrogée dans dix ans ou demain.

Nulle puissance , si respectable , si sacrée qu'elle soit , autorisée à regarder l'Etat comme sa propriété.

Quiconque pense autrement est un esclave. C'est un idolâtre de l'œuvre de ses mains.

Quiconque pense autrement est un insensé , qui se dévoue à une misère éternelle , qui y dévoue sa famille , ses enfans , les enfans de ses enfans , en ac-

cordant à ses ancêtres le droit de stipuler pour lui lorsqu'il n'étoit pas, & en s'arrogant le droit de stipuler pour ses neveux qui ne sont pas encore.

Toute autorité dans ce monde, a commencé ou par le consentement des sujets, ou par la force du maître. Dans l'un & l'autre cas, elle peut finir légitimement. Rien ne prescrit pour la tyrannie contre la liberté.

La vérité de ces principes est d'autant plus essentielle, que, par sa nature, toute puissance tend au despotisme, chez la nation même la plus ombrageuse, chez vous, Anglois, oui chez vous.

J'ai entendu dire à un Wigh, fanatique peut-être: mais il échappe quelquefois aux insensés des paroles d'un grand sens: je lui ai entendu dire, que tant qu'on ne meneroit pas à Tiburn un mauvais souverain, ou du moins un mauvais ministre, avec aussi peu de formalités, d'appareil, de tumulte & de surprise qu'on y conduit le plus obscur des malfaiteurs, la nation n'auroit de ses droits, ni la juste

idée, ni la pleine jouissance qui convenoit à un peuple qui osoit se croire ou s'appeler libre; & cependant une administration de votre aveu même, ignorante, corrompue, audacieuse, vous précipite impérieusement & impunément dans les abîmes les plus profonds.

La quantité de vos especes circulantes est peu considérable. Vous êtes accablés de papiers. Vous en avez sous toutes sortes de dénominations. Tout l'or de l'Europe, ramassé dans votre trésor, suffiroit à peine à l'acquit de votre dette nationale. On ne fait par quel incroyable prestige cette monnoie fictive se soutient. L'événement le plus frivole peut du soir au matin la jeter dans le décri. Il ne faut qu'une alarme pour amener une banqueroute subite. Les suites affreuses qu'auroit ce manque de foi, sont au-dessus de notre imagination. Et voilà l'instant qu'on vous désigne pour vous faire déclarer à vos colonies, c'est-à-dire, pour vous susciter à vous-mêmes une guerre injuste, insensée, ruineuse. Que deviendrez-vous, lorsqu'une branche im-

portante de votre commerce sera détruite ; lorsque vous aurez perdu un tiers de vos possessions ; lorsque vous aurez massacré un ou deux millions de vos compatriotes ; lorsque vos forces seront épuisées, vos marchands ruinés, vos manufacturiers réduits à mourir de faim ; lorsque votre dette sera augmentée & votre revenu diminué ? Prenez-y garde, le sang des Américains retombera tôt ou tard sur vos têtes. Son effusion sera vengée par vos propres mains ; & vous touchez au moment.

Mais, dites-vous, ce sont des rebelles.....
Des rebelles ! & pourquoi ? parce qu'ils ne veulent pas être vos esclaves. Un peuple soumis à la volonté d'un autre peuple qui peut disposer à son gré de son gouvernement, de ses loix, de son commerce ; l'imposer comme il lui plaît ; limiter son industrie & l'enchaîner par des prohibitions arbitraires, est serf, oui il est serf ; & sa servitude est pire que celle qu'il subiroit sous un tyran. On se délivre de l'oppression d'un tyran ou par l'expulsion ou par la mort. Vous avez fait l'un & l'autre.

Mais une nation, on ne la tue point, on ne la chasse point. On ne peut attendre la liberté que d'une rupture, dont la suite est la ruine de l'une ou l'autre nation, & quelquefois de toutes les deux. Le tyran est un monstre à une seule tête, qu'on peut abattre d'un seul coup. La nation despote est une hydre à mille têtes qui ne peuvent être coupées que par mille glaives levés à la fois. Le crime de l'oppression exercée par un tyran rassemble toute l'indignation sur lui seul. Le même crime commis par une nombreuse société, en disperse l'horreur & la honte sur une multitude qui ne rougit jamais. C'est le forfait de tous, ce n'est le forfait de personne; & le sentiment du désespoir égaré ne fait où se porter.

Mais ce sont nos sujets..... Vos sujets! pas plus que les habitans de la province de Galles, ne sont les sujets du comté de Lancastre. L'autorité d'une nation sur une autre, ne peut être fondée que sur la conquête, le consentement général, ou des conditions proposées & acceptées. La con-

quête ne lie pas plus que le vol. Le consentement des ayeux ne peut obliger les descendans; & il n'y a point de condition qui ne soit exclusive du sacrifice de la liberté. La liberté ne s'échange pour rien, parce que rien n'est d'un prix qui lui soit comparable. C'est le discours que vous avez tenu à vos tyrans, & nous vous le tenons pour vos colons.

La terre qu'ils occupent est la nôtre.... La vôtre ! c'est ainsi que vous l'appellez, parce que vous l'avez envahie. Mais soit. La charte de concession ne vous oblige-t-elle pas à traiter les Américains en compatriotes ? Le faites-vous ? Mais il s'agit bien ici de concessions de chartes, qui accordent ce dont on n'est pas le maître, ce qu'en conséquence on n'a pas le droit d'accorder à une poignée d'hommes foibles & forcés par les circonstances de recevoir en gratification ce qui leur appartient de droit naturel. Et puis les neveux qui vivent aujourd'hui ont-ils été appelés à un pacte signé par leurs ancêtres ? Ou confessez la vérité de ce principe, ou rappel-

lez les descendans de Jacques. Quel droit avez-vous eu de le chasser que nous n'ayons de nous séparer de vous, vous disent les Américains, & qu'avez-vous à leur répondre?

Ce sont des ingrats, nous sommes leurs fondateurs; nous avons été leurs défenseurs; nous nous sommes endettés pour eux.... dites pour vous autant & plus que pour eux. Si vous avez pris leur défense, c'est comme vous auriez pris celle du sultan de Constantinople, si votre ambition ou votre intérêt l'eussent exigé. Mais ne se sont-ils pas acquittés en vous livrant leurs productions; en recevant exclusivement vos marchandises au prix exorbitant qu'il vous a plu d'y mettre; en s'assujettissant aux prohibitions qui gênoient leur industrie, aux restrictions dont vous avez grevé leurs propriétés? Ne vous ont-ils pas secourus? Ne se sont-ils pas endettés pour vous? N'ont-ils pas pris les armes & combattu pour vous? Lorsque vous leur avez adressé vos demandes, comme il convient d'en user avec des hommes libres, n'y ont-ils pas

accédé ? Quand en avez-vous éprouvé des refus , si ce n'est lorsque leur appuyant la baïonnette sur la poitrine , vous leur avez dit : *Vos trésors ou la vie ; mourez ou soyez mes esclaves.* Quoi ! parce que vous avez été bienfaisans , vous avez le droit d'être oppresseurs ? Quoi ! les nations aussi se feront-elles de la reconnoissance un titre barbare pour avilir & fouler aux pieds ceux qui ont eu le malheur de recevoir leurs bienfaits ? Ah ! les particuliers peut-être , quoique ce ne soit point un devoir , peuvent dans des bienfaiteurs supporter des tyrans. Pour eux , il est beau , il est magnanime sans doute de consentir à être malheureux pour n'être point ingrats. Mais la morale des nations est différente. Le bonheur public est la première loi , comme le premier devoir. La première obligation de ces grands corps est avec eux-mêmes. Ils doivent avant tout liberté & justice aux individus qui les composent. Chaque enfant qui naît dans l'état , chaque nouveau citoyens qui vient respirer l'air de la patrie qu'il s'est faite , ou que lui a donnée la

nature , a droit au plus grand bonheur dont il puisse jouir. Toute obligation qui ne peut se concilier avec celle-là est rompue. Toute réclamation contraire est un attentat à ses droits. Et que lui importe qu'on ait obligé ses ancêtres , s'il est destiné lui-même à être victime ? De quel droit peut-on exiger qu'il paye cette dette usuraire de bienfaits qu'il n'a pas même éprouvés ? Non , non. Vouloir s'armer d'un pareil titre contre une nation entiere & sa postérité , c'est renverser toutes les idées d'ordre & de politique ; c'est trahir toutes les loix de la morale , en invoquant son nom. Que n'avez-vous pas fait pour Hanovre ! Commandez-vous à Hanovre ? Toutes les républiques de la Grece furent liées par des services réciproques : aucune exigea-t-elle en reconnoissance le droit de disposer de l'administration de la république obligée ?

Notre honneur est engagé..... Dites celui de vos mauvais administrateurs , & non le vôtre. En quoi consiste le véritable honneur de celui qui s'est trompé ? Est-ce à persister dans son erreur ou à la

la

la reconnoître ? Celui qui revient au sentiment de la justice , a-t-il à rougir ? Anglois , vous vous êtes trop hâtés. Que n'attendiez-vous que la richesse eût corrompu les Américains , comme vous l'êtes ? Alors , ils n'auroient pas fait plus de cas de leur liberté , que vous de la vôtre. Alors , subjugués par l'opulence , vos armes feroient devenues inutiles. Mais quel instant avez-vous pris pour les attaquer ? Celui où ce qu'ils avoient à perdre , la liberté , ne pouvoit être balancé par ce qu'ils avoient à conserver.

Mais plus tard ils seroient devenus plus nombreux..... J'en conviens. Qu'avez-vous donc tenté ? L'asservissement d'un peuple que le temps affranchira malgré vous. Dans vingt , dans trente ans , le souvenir de vos atrocités sera récent ; & le fruit vous en sera ravi. Alors , il ne vous restera que la honte & le remords. Il est un décret de la nature que vous ne changerez pas : c'est que les grandes masses donnent la loi aux petites. Mais , répondez-moi , si alors les Américains en-

treprenoient sur la Grande-Bretagne ce que vous avez entrepris aujourd'hui sur eux : que diriez-vous ? Précisément ce qu'ils vous disent en ce moment. Pourquoi des motifs qui vous touchent peu dans leur bouche , vous paroîtroient-ils plus solides dans la vôtre ?

Ils ne veulent ni obéir à notre parlement , ni adopter nos constitutions.... Les ont-ils faites ? Peuvent-ils les changer ?

Nous y obéissons bien , sans avoir eu dans le passé , & sans avoir pour le présent aucune influence sur elles.... C'est-à-dire que vous êtes des esclaves , & que vous ne pouvez pas souffrir des hommes libres. Cependant , ne confondez point la position des Américains avec la vôtre. Vous avez des représentans , & ils n'en ont point. Vous avez des voix qui parlent pour vous , & personne ne stipule pour eux. Si les voix sont achetées & vendues , c'est une excellente raison pour qu'ils dédaignent ce frivole avantage.

Ils veulent être indépendans de nous.... Ne l'êtes-vous pas d'eux ?

Jamais ils ne pourront se soutenir sans nous.... Si cela est, demeurez tranquilles. La nécessité vous les ramenera.

Et si nous ne pouvions subsister sans eux.... Ce feroit un grand malheur : mais les égorger pour vous en tirer, c'est un singulier expédient.

C'est pour leur intérêt, c'est pour leur bien que nous sévissions contre eux, comme on sévit contre des enfans insensés..... Leur intérêt ! leur bien ! Et qui vous a constitués juges de ces deux objets qui les touchent de si près & qu'ils doivent connoître mieux que vous ? S'il arrivoit qu'un citoyen s'introduisît de vive force dans la maison d'un autre, par la raison qu'il est lui homme de beaucoup de sens, & que personne n'est plus en état de maintenir le bon ordre & la paix chez son voisin, ne feroit-on pas en droit de le prier de se retirer & de se mêler de ses propres affaires ? Et si les affaires de cet officieux hypocrite étoient très-mal rangées ? Si ce n'étoit qu'un ambitieux qui sous prétexte de régir voulût usurper ?

S'il ne cachoit sous le masque de la bienveillance que des vues pleines d'injustice, telles, par exemple, que de se tirer de presse aux dépens de son concitoyen ?

Nous sommes la mere-patrie. . . . Quoi toujours les noms les plus saints pour servir de voile à l'ambition & à l'intérêt ! La mere-patrie ! Remplissez-en donc les devoirs. Au reste, la colonie est formée de différentes nations, entre lesquelles les unes vous accorderont, les autres vous refuseront ce titre ; & toutes vous diront à la fois : il y a un temps où l'autorité des peres & des meres sur leurs enfans cesse ; & ce temps est celui où les enfans peuvent se pourvoir par eux-mêmes. Quel terme avez-vous fixé à notre émancipation ? Soyez de bonne-foi, & vous avouerez que vous vous étiez promis de nous tenir sous une tutelle qui n'auroit pas de fin. Si du moins cette tutelle ne se changeoit pas pour nous en une contrainte insupportable ; si notre avantage n'étoit pas sans cesse sacrifié au vôtre ; si nous n'avions pas à souffrir une

foule d'oppressions de détail de la part des gouverneurs, des juges, des gens de finance, des gens de guerre que vous nous envoyez ; si la plupart, en arrivant dans nos climats, ne nous apportent pas des caractères avilis, des fortunes ruinées, des mains avides & l'insolence de tyrans subalternes, qui, fatigués dans leur patrie d'obéir à des loix, viennent se dédommager dans un Nouveau-Monde, en y exerçant une puissance trop souvent arbitraire. Vous êtes la mere-patrie : mais loin d'encourager nos progrès, vous les redoutez, vous enchaînez nos bras, vous étouffez nos forces naissantes. La nature, en nous favorisant, trompe vos vœux secrets ; ou plutôt, vous voudriez que nous restassions dans une éternelle enfance pour tout ce qui peut nous être utile, & que cependant nous fussions des esclaves robustes pour vous servir & fournir sans cesse à votre avidité de nouvelles sources de richesses. Est-ce donc là une mere ? Est-ce une patrie ? Ah ! dans les forêts qui nous environnent, la nature a donné

un instinct plus doux à la bête féroce qui, devenue mere, ne dévore pas du moins ceux qu'elle a fait naître.

En souscrivant à toutes leurs prétentions, bientôt ils seroient plus heureux que nous... Et pourquoi non ? Si vous êtes corrompus, faut-il qu'ils se corrompent ? Si vous penchez vers l'esclavage, faut-il aussi qu'ils vous imitent ? S'ils vous avoient pour maîtres, pourquoi ne conféreriez-vous pas la propriété de leur contrée à une autre puissance, à votre souverain ? Pourquoi ne le rendriez-vous pas leur despote, comme vous l'avez déclaré par un acte solennel despote du Canada ? Faudroit-il alors qu'ils ratifiassent cette extravagante concession ? Et quand ils l'auroient ratifiée, faudroit-il qu'ils obéissent au souverain que vous leur auriez donné, & qu'ils prissent les armes contre vous s'il l'ordonnoit ? Le roi d'Angleterre a le pouvoir négatif. On n'y sauroit publier une loi sans son consentement. Ce pouvoir dont vous éprouvez chaque jour l'inconvénient, pourquoi les Américains

le lui accorderoient-ils chez eux ? Seroit-ce pour l'en dépouiller un jour , les armes à la main , comme il vous arrivera , si votre gouvernement se perfectionne ? Quel avantage trouvez-vous à les assujettir à une constitution vicieuse ?

Vicieuse ou non , cette constitution , nous l'avons ; & elle doit être généralement reconnue & acceptée par tout ce qui porte le nom Anglois : sans quoi chacune de nos provinces se gouvernant à sa manière , ayant ses loix & prétendant à l'indépendance , nous cessons de former un corps national , & nous ne sommes plus qu'un amas de petites républiques isolées , divisées , sans cesse soulevées les unes contre les autres , & faciles à envahir par un ennemi commun. Le Philippe adroit & puissant , capable de tenter cette entreprise , nous l'avons à notre porte...

S'il est à votre porte , il est loin des Américains. Un privilege qui peut avoir quelque inconvénient pour vous , n'en est pas moins un privilege. Mais séparées de la Grande-Bretagne par des mers immenses , que vous importe que vos co-

lonies acceptent ou rejettent vos constitutions? Qu'est-ce que cela fait pour ou contre votre force, pour ou contre votre sécurité? Cette unité, dont vous exagérez les avantages, n'est encore qu'un vain prétexte. Vous leur objectez vos loix lorsqu'ils en sont vexés; vous les foulez aux pieds lorsqu'elles réclament en leur faveur. Vous vous taxez vous-mêmes, & vous voulez les taxer. Lorsqu'on porte la moindre atteinte à ce privilege, vous poussez des cris de fureur, vous prenez les armes, vous êtes prêts à vous faire égorger; & vous portez le poignard sur la gorge de votre concitoyen pour le contraindre à y renoncer. Vos ports sont ouverts à toutes les nations; & vous leur fermez les ports de vos colons. Vos marchandises se rendent par-tout où il vous plaît; & les leurs sont forcées de passer chez vous. Vous manufacturez; & vous ne voulez pas qu'ils manufacturent. Ils ont des peaux, ils ont des fers; & ces peaux, ces fers, il faut qu'ils vous les livrent bruts. Ce que vous acquérez à bas

prix , il faut qu'ils l'achètent de vous au prix qu'y met votre rapacité. Vous les immolez à vos commerçans ; & parce que votre compagnie des Indes périchitoit , il falloit que les Américains réparassent ses pertes. Et vous les appelez vos concitoyens ; & c'est ainsi que vous les invitez à recevoir votre constitution. Allez, allez. Cette unité, cette ligue qui vous semble si nécessaire, n'est que celle des animaux imbécilles de la fable, entre lesquels vous vous êtes réservé le rôle du lion.

Peut-être ne vous êtes-vous laissés entraîner à remplir de sang & de ravages le Nouveau-Monde que par un faux point d'honneur. Nous aimons à nous persuader que tant de forfaits n'ont pas été les conséquences d'un projet froidement concerté. On vous avoit dit que les Américains n'étoient qu'un vil troupeau de lâches que la moindre menace ameneroit tremblans & consternés à tout ce qu'il vous plairoit d'exiger. A la place des hommes pusillanimes qu'on vous avoit peints & promis,

vous rencontrez de braves gens, de véritables Anglois, des concitoyens dignes de vous. Étoit-ce une raison de vous irriter? Quoi! vos ayeux ont admiré le Batave secouant le joug Espagnol; & ce joug, vous seriez étonnés, vous leurs descendans, que vos compatriotes, vos freres, ceux qui sentoient votre sang circuler dans leurs veines, eussent préféré d'en arroser la terre & de mourir plutôt que de vivre esclaves? Un étranger, sur lequel vous eussiez formé les mêmes prétentions, vous auroit désarmés; si, vous montrant sa poitrine nue, il vous eût dit : *enfonce le poignard ou laisse-moi libre*; & vous égorgez votre frere; & vous l'égorgez sans remords parce qu'il est votre frere! Anglois! quoi de plus ignominieux que la férocité de l'homme, fier de sa liberté & attentant à la liberté d'autrui. Voulez-vous que nous croyons que le plus grand ennemi de la liberté, c'est l'homme libre? Hélas! nous n'y sommes que trop disposés. Ennemis des rois, vous en avez la morgue. Ennemis de la prérogative royale, vous la portez par-

tout. Par-tout vous vous montrez des tyrans. Eh bien, tyrans des nations & de vos colonies, si vous êtes les plus forts, c'est que le ciel aura fermé l'oreille aux vœux qui s'élèvent de toutes les contrées de la terre.

Puisque les mers n'ont pas englouti vos fiers satellites, dites-moi ce qu'ils deviendront s'il s'élève dans le Nouveau-Monde un homme éloquent qui promette le salut éternel à ceux qui périront les armes à la main martyrs de la liberté. Américains ! qu'on voie incessamment vos prêtres dans leurs chaires, les mains chargées de couronnes, & vous montrant les cieux ouverts. Prêtres du Nouveau-Monde, il en est temps ; expiez l'ancien fanatisme qui a désolé & ravagé l'Amérique, par un fanatisme plus heureux, né de la politique & de la liberté. Non, vous ne tromperez pas vos concitoyens. Dieu, qui est le principe de la justice & de l'ordre, hait les tyrans. Dieu a imprimé au cœur de l'homme cet amour sacré de la liberté, il ne veut pas que la servitude

avilisse & défigure son plus bel ouvrage. Si l'apothéose est due à l'homme, c'est à celui sans doute qui combat & meurt pour son pays. Mettez son image dans vos temples, approchez-la des autels. Ce sera le culte de la patrie. Formez un calendrier politique & religieux, où chaque jour soit marqué par le nom de quelqu'un de ces héros qui aura versé son sang pour vous rendre libres. Votre postérité les lira un jour avec un saint respect : elle dira, voilà ceux qui ont affranchi la moitié d'un monde, & qui, travaillant à notre bonheur quand nous n'étions pas encore, ont empêché qu'à notre naissance nous entendissions des chaînes retentir sur notre berceau.

Quel étoit
le parti qui
convenoit à
l'Angleter-
re, lors-
qu'elle vit
la fermenta-
tion de ses
colonies.

Lorsque la cause de vos colonies étoit débattue dans les assemblées de vos chambres, nous avons entendu d'excellens plaidoyers prononcés en leur faveur. Mais celui qu'il convenoit peut-être de vous adresser ; le voici.

» Je ne vous parlerai point, Messieurs,
» de la justice ou de l'injustice de vos

» prétentions. Je ne suis pas assez étran-
 » ger aux affaires publiques pour ignorer
 » que cet examen préliminaire & sacré
 » dans toutes les autres circonstances de
 » la vie, feroit déplacé & ridicule dans
 » celle-ci. Je ne rechercherai point quel
 » espoir vous pouvez avoir de réussir, &
 » si vous serez les plus forts, quoique ce
 » sujet vous parût peut-être de quelque
 » importance, & que je pusse vraisem-
 » blablement m'en promettre votre at-
 » tention. Je ferai plus. Je ne compare-
 » rai point les avantages de votre situa-
 » tion, si elle réussit, avec les suites qu'elle
 » aura si vous manquez de succès. Je ne
 » vous demanderai point jusqu'à quand
 » vous avez résolu de servir vos enne-
 » mis. Mais je supposerai tout d'un coup
 » que vous avez réduit vos colonies au
 » degré de servitude que vous en exigez.
 » Apprenez - moi seulement comment
 » vous les y fixerez. Par une armée sub-
 » sistante ? Mais cette armée qui vous
 » épuisera d'hommes & d'argent, suivra-
 » t-elle ou ne suivra-t-elle pas l'accroisse-

„ ment de la population ? Il n'y a que
 „ deux réponses à faire à ma question ;
 „ & de ces deux réponses, l'une me sem-
 „ ble absurde , & l'autre vous ramene
 „ au point où vous êtes. J'y ai beaucoup
 „ réfléchi ; & si je ne me trompe , j'ai
 „ découvert le seul parti raisonnable &
 „ sûr que vous ayez à prendre. C'est
 „ aussi-tôt que vous vous ferez rendus les
 „ maîtres , d'arrêter les progrès de la po-
 „ pulation , puisqu'il vous paroît plus avan-
 „ tageux , plus honnête & plus décent de
 „ dominer sur un petit nombre d'escla-
 „ ves , que d'avoir pour égaux & pour
 „ amis une nation d'hommes libres.

„ Mais , me demanderez-vous , com-
 „ ment arrête-t-on les progrès de la po-
 „ pulation ? L'expédient pourroit révolter
 „ des ames foibles , des esprits pusilla-
 „ nimes : mais heureusement il n'en est
 „ point dans cette auguste assemblée. C'est
 „ d'égorger sans pitié la plus grande par-
 „ tie de ces indignes rebelles , & de ré-
 „ duire le reste à la condition des ne-
 „ gres. Ces braves & généreux Spar-

» tiates , si vantés dans les histoires an-
 » ciennes & modernes, vous en ont donné
 » l'exemple. Comme eux , la tête enve-
 » loppée de leur manteau , nos conci-
 » toyens & nos satellites iront la nuit
 » clandestinement massacrer les enfans de
 » nos Ilotes à côté de leurs peres , sur le
 » sein de leurs meres ; & ne laisseront
 » vivre que le nombre suffisant pour leurs
 » travaux & notre sûreté. »

Anglois ! vous frémissez à cette horri-
 ble proposition , & vous demandez quel
 parti l'on pourroit prendre. Vainqueurs
 ou vaincus , voilà ce qui vous convient.
 Si le ressentiment , excité par vos barba-
 ries , peut se calmer ; si les Américains
 peuvent fermer les yeux sur les ravages
 qui les entourent ; si , en marchant sur les
 ruines de leurs villes incendiées , de leurs
 habitations détruites , sur les ossemens de
 leurs concitoyens épars dans les campa-
 gnes ; si , en respirant l'odeur du sang
 que vos mains ont versé de toutes parts ,
 ils peuvent oublier les attentats de votre
 despotisme ; s'il leur est permis de pren-

dre la moindre confiance dans vos discours & de se persuader que vous avez sincèrement renoncé à l'injustice de vos prétentions , commencez par rappeler vos assassins soudoyés. Rendez la liberté à leurs ports que vous tenez fermés ; écartez vos vaisseaux de leurs côtes ; & s'il est un citoyen sage parmi vous , qu'il prenne une branche d'olivier dans sa main , qu'il se présente & qu'il dise.

» O vous , nos concitoyens & nos an-
 » ciens amis , permettez-nous ce titre ,
 » nous l'avons profané , mais notre re-
 » pentir nous rend dignes de le repren-
 » dre , & nous aspirons désormais à la
 » gloire de le conserver. Nous confessons
 » en présence de ce ciel & de cette terre
 » qui en ont été les témoins , nous con-
 » fessons que nos prétentions ont été in-
 » justes & nos procédés barbares. Ou-
 » bliez-les comme nous. Relevez vos
 » remparts & vos forteresses. Rassem-
 » blez-vous dans vos paisibles habitations.
 » Effaçons jusqu'à la dernière goutte du
 » sang qui a coulé. Nous admirons l'es-
 » prit

„ prit généreux qui vous a dirigés. C'est
 „ le même auquel dans des circonstances
 „ semblables nous avons dû notre salut.
 „ Oui , c'est à ces marques sur-tout que
 „ nous vous reconnoissons pour nos con-
 „ citoyens & pour nos freres. Vous vou-
 „ lez être libres ; foyez libres. Soyez-le
 „ dans toute l'étendue que nous avons at-
 „ tachée nous-mêmes à ce nom sacré. Ce
 „ n'est pas de nous que vous tenez ce
 „ droit. Nous ne pouvons ni vous le don-
 „ ner, ni vous le ravir. Vous l'avez reçu
 „ comme nous de la nature , que le cri-
 „ me & le fer des tyrans peuvent com-
 „ battre : mais que le crime & le fer des
 „ tyrans ne peuvent détruire. Nous ne
 „ prétendons à aucune sorte de supério-
 „ rité sur vous. Nous n'aspirons qu'à
 „ l'honneur de l'égalité. Cette gloire nous
 „ suffit. Nous connoissons trop bien le
 „ prix inestimable de nous gouverner par
 „ nous-mêmes , pour vouloir désormais
 „ vous en dépouiller.

„ Maîtres & arbitres suprêmes de vo-
 „ tre législation, si vous pouvez dans vos

„ états vous créer un meilleur gouver-
„ nement que le nôtre , nous vous en
„ félicitons d'avance. Votre bonheur ne
„ nous inspirera d'autre sentiment que
„ le désir de vous imiter. Formez-vous
„ des constitutions adaptées à votre cli-
„ mat , à votre sol , à ce monde nouveau
„ que vous civilisez. Qui peut mieux
„ connoître que vous vos propres be-
„ soins ? Des ames fieres & vertueuses ,
„ telles que les vôtres , ne doivent obéir
„ à d'autres loix qu'à celles qu'elles se
„ donneront elles-mêmes. Tout autre
„ joug seroit indigne d'elles. Réglez vous-
„ mêmes vos taxes. Nous ne vous de-
„ mandons que de vous conformer à
„ notre usage dans l'affiette de l'impôt.
„ Nous vous présenterons l'état de nos
„ besoins ; & vous assignerez de vous-
„ mêmes la juste proportion entre vos
„ secours & vos richesses.

„ D'ailleurs , exercez votre industrie ,
„ comme nous exerçons la nôtre ; exer-
„ cez-la sans limites. Mettez à profit les
„ bienfaits de la nature & les contrées

„ fécondes que vous habitez. Que le fer
 „ de vos mines, les laines de vos trou-
 „ peaux, la dépouille des animaux fau-
 „ vages errans dans vos bois, façonnés
 „ dans vos manufactures, prennent sous
 „ vos mains une valeur nouvelle. Que vos
 „ ports soient libres. Allez exposer vos
 „ denrées & les productions de vos arts
 „ dans toutes les parties du monde ; al-
 „ lez chercher celles dont vous avez be-
 „ soin. C'est un de nos privileges, qu'il
 „ soit aussi le vôtre. L'empire de l'océan,
 „ que nous avons conquis par deux fie-
 „ cles de grandeur & de gloire, vous
 „ appartient comme à nous. Nous ferons
 „ unis par les liens du commerce. Vous
 „ nous apporterez vos productions que
 „ nous accepterons de préférence à celles
 „ de tous les autres peuples, & nous
 „ espérons que vous préférerez les nô-
 „ tres à celles de l'étranger, sans tou-
 „ tefois que vous y soyez astreints par
 „ aucune loi, que par celle de l'intérêt
 „ commun, & le titre de concitoyens &
 „ d'amis.

„ Que vos vaisseaux & les nôtres, dé-
„ corés du même pavillon , couvrent
„ les mers , & que des deux côtés il
„ s'élève des cris de joie, lorsque ces
„ vaisseaux amis se rencontreront au mi-
„ lieu des déserts de l'océan. Que la
„ paix renaisse , que la concorde dure
„ à jamais entre nous. Nous concevons
„ enfin que la chaîne d'une bienveil-
„ lance réciproque est la seule qui puisse
„ lier des empires aussi éloignés, & que
„ tout autre principe d'unité feroit in-
„ juste & précaire.

„ Que sur ce nouveau plan d'une ami-
„ tié éternelle, l'agriculture, l'industrie,
„ les loix, les arts, & la première de
„ toutes les sciences, celle de faire
„ le plus grand bien des états & des
„ hommes, se perfectionne parmi vous.
„ Que le récit de votre bonheur appelle
„ autour de vos habitations tous les
„ infortunés de la terre. Que les tyrans
„ de tous les pays, que tous les oppres-
„ seurs, ou politiques ou sacrés, sachent
„ qu'il existe un lieu dans le monde où

» l'on peut se dérober à leurs chaînes ;
 » où l'humanité flétrie a relevé sa tête ;
 » où les moissons croissent pour le pau-
 » vre ; où les loix ne sont plus que le
 » garant de la félicité ; où la religion
 » est libre & la conscience a cessé d'être
 » esclave ; où la nature enfin semble
 » vouloir se justifier d'avoir créé l'hom-
 » me , & le gouvernement si long-temps
 » coupable sur toute la terre répare en-
 » fin ses crimes. Que l'idée d'un pareil
 » asile épouvante les despotes & leur
 » serve de frein : car si le bonheur des
 » hommes leur est indifférent , ils sont
 » du moins ambitieux & avarés , & veu-
 » lent conserver , & leur pouvoir , &
 » leurs richesses.

» Nous-mêmes , ô nos concitoyens , ô
 » nos amis , nous-mêmes nous profite-
 » rons de votre exemple. Si notre con-
 » stitution s'altéroit ; si la richesse pu-
 » blique corrompoit la cour , & la cour
 » la nation ; si nos rois à qui nous
 » avons donné tant d'exemples terribles
 » les oublioient enfin ; si nous étions

„ menacés , nous qui étions un peuple
 „ auguste , de ne devenir que le plus
 „ lâche & le plus vil des troupeaux , en
 „ nous vendant nous-mêmes : le spec-
 „ tacle de vos vertus & de vos loix
 „ pourroit nous ranimer. Il rappelleroit
 „ à nos cœurs avilis , & le prix & la
 „ grandeur de la liberté ; & s'il faut que
 „ cet exemple devienne impuissant ; s'il
 „ faut que l'esclavage , suite de la cor-
 „ ruption vénale , s'établisse un jour dans
 „ ce même pays , qui a été inondé de
 „ sang pour la cause de la liberté , &
 „ où nos peres ont vu les échafauds
 „ dressés pour les tyrans : alors nous
 „ abandonnerons en foule cette terre
 „ ingrate livrée au despotisme , & nous
 „ laisserons le monstre régner sur un
 „ désert. Vous nous recevrez alors en
 „ qualité d'amis & de freres. Vous par-
 „ tagerez avec nous ce sol , cet air libre
 „ comme les ames de leurs généreux ha-
 „ bitans ; & grace à vos vertus , nous
 „ retrouverons encore l'Angleterre &
 „ une patrie.

„ Voilà , braves concitoyens , & notre
 „ espérance & nos vœux. Recevez donc
 „ nos sermens , gages d'une si sainte al-
 „ liance. Invoquons , pour rendre ce
 „ traité plus solennel , invoquons nos
 „ ancêtres communs , qui tous ont été
 „ animés de l'esprit de liberté comme
 „ vous , & n'ont pas craint de mourir
 „ pour la défendre. Attestons la mémoire
 „ des fondateurs illustres de vos colonies ,
 „ celle de vos augustes législateurs , du
 „ philosophe Locke , qui le premier sur
 „ la terre fit un code de tolérance , du
 „ vénérable Penn , qui le premier fonda
 „ une ville de freres. Les ames de ces
 „ grands hommes , qui dans ce moment ,
 „ sans doute , ont les yeux fixés sur nous ,
 „ sont dignes de présider à un traité qui
 „ doit assurer la paix de deux mondes.
 „ Jurons en leur présence , jurons sur ces
 „ mêmes armes avec lesquelles vous nous
 „ avez combattus , de rester à jamais unis
 „ & fideles ; & quand nous aurons pro-
 „ noncé tous ensemble un serment de
 „ paix , prenez alors ces mêmes armes ,

„ transportez-les dans un dépôt sacré ,
 „ où les peres les montreront à chaque
 „ génération nouvelle ; & là , gardez-les
 „ fidèlement d'âge en âge pour les tour-
 „ ner un jour contre le premier , soit
 „ Anglois , soit Américain , qui osera pro-
 „ poser de rompre cette alliance , éga-
 „ lement utile , également honorable pour
 „ les deux peuples. „

A ce discours , j'entends les villes , les hameaux , les campagnes , toutes les rives de l'Amérique Septentrionale retentir des plus vives acclamations , répéter avec attendrissement le nom de leurs freres Anglois , le nom de la mere-patrie. Les feux de la joie succedent aux incendies de la discorde ; & cependant les nations jalouses de votre puissance restent dans le silence , dans l'étonnement & dans le désespoir.

Votre parlement va s'assembler. Qu'en faut-il espérer ? La raison s'y fera-t-elle entendre , ou persévéra-t-il dans sa folie ? Sera-t-il le défenseur des peuples ou l'instrument de la tyrannie des ministres ?

Ses actes seront-ils les décrets d'une nation libre, ou des édits dictés par la cour? J'affiste aux délibérations de vos chambres. Ces lieux révéérés retentissent de harangues pleines de modération & de sagesse. La douce persuasion y paroît couler des levres des orateurs les plus distingués. Ils arrachent des larmes. Mon cœur est rempli d'espoir. Tout-à-coup une voix, organe du despotisme & de la guerre, suspend cette émotion délicieuse.

„ Anglois , s'écrie un déclamateur for-
 „ cené , pouvez-vous balancer un mo-
 „ ment ? Ce sont vos droits , vos intérêts
 „ les plus importants ; c'est la gloire de
 „ votre nom qu'il faut défendre. Ces
 „ grands biens ne sont pas attaqués par
 „ une puissance étrangere. Un ennemi
 „ domestique les menace. Le danger est
 „ plus grand , l'outrage est plus sensible.
 „ Entre deux peuples rivaux & armés
 „ pour des prétentions mutuelles , la po-
 „ litique peut quelquefois suspendre les
 „ combats. Contre des sujets rebelles , la
 „ plus grande faute est la lenteur , toute

„ modération est foiblesse. L'étendard de
„ la révolte fut levé par l'audace, qu'il soit
„ déchiré par la force. Tombe, tombe
„ sur les mains qui l'ont déployé, le glai-
„ ve de la justice. Hâtons-nous. Pour étouf-
„ fer les révolutions, il est un premier
„ moment qu'il faut saisir. Ne donnons
„ pas aux esprits étonnés, le temps de
„ s'accoutumer à leur crime; aux chefs,
„ le temps d'affermir leur pouvoir; au peu-
„ ple, celui d'apprendre à obéir à de nou-
„ veaux maîtres. Le peuple, dans la ré-
„ volte, est presque toujours entraîné par
„ un mouvement étranger. Ni sa fureur,
„ ni sa haine, ni son amour ne lui appar-
„ tiennent. On lui donne ses passions com-
„ me ses armes. Déployons à ses yeux la
„ force & la majesté de l'empire Britan-
„ nique. Il va tomber à nos pieds; il pas-
„ sera en un instant de la terreur au re-
„ mords; du remords à l'obéissance. S'il
„ faut user de la sévérité des armes, point
„ de ménagement. Dans la guerre civile,
„ la pitié est la plus fausse des vertus. Le
„ glaive une fois tiré ne doit plus s'arrê-

„ ter que par la soumission. C'est à eux
 „ désormais à répondre au ciel & à la terre
 „ de leurs propres malheurs. Songez qu'u-
 „ ne sévérité passagère, dans ces contrées
 „ rebelles, doit nous assurer l'obéissance
 „ & la paix pour des siècles.

„ Pour suspendre nos coups, pour dé-
 „ sarmar nos bras, on nous dit, on nous
 „ répète que ce pays est peuplé de nos
 „ concitoyens, de nos amis, de nos fre-
 „ res. Quoi, invoquer en leur faveur des
 „ noms qu'ils ont outragés, des liens
 „ qu'ils ont rompus ! Ces noms, ces liens
 „ sacrés sont ce qui les accuse & qui les
 „ rend coupables. Depuis quand ces ti-
 „ tres si révéérés n'imposent-ils des de-
 „ voirs qu'à nous ? Depuis quand des
 „ enfans rebelles ont-ils le droit de s'ar-
 „ mer contre leur mere, de lui ravir son
 „ héritage, de déchirer son sein ? Ils par-
 „ lent de liberté. Je respecte ce nom
 „ comme eux : mais cette liberté est-elle
 „ de l'indépendance ? Est-elle le droit de
 „ renverser une législation établie & fon-
 „ dée depuis deux siècles ? Est-elle le

„ droit d'usurper tous les nôtres? Ils par-
„ lent de liberté; & moi je parle de la
„ suprématie & de la puissance souve-
„ raine de l'Angleterre.

„ Quoi, s'ils avoient à former quelques
„ plaintes, s'ils refusoient de porter avec
„ nous une foible portion du fardeau qui
„ nous accable, & de s'associer à nos char-
„ ges comme nous les associons à notre
„ grandeur, n'avoient-ils d'autre voie que
„ celle de la révolte & des armes! On
„ les appelle nos concitoyens & nos amis;
„ & moi je ne vois en eux que les per-
„ sécuteurs & les ennemis les plus cruels
„ de notre patrie. Nous avons des ancê-
„ tres communs; oui, sans doute: mais
„ ces respectables ayeux, je les évoque
„ moi-même avec confiance. Si leurs om-
„ bres pouvoient reprendre ici leur pla-
„ ce, leur indignation égaleroit la nôtre.
„ Avec quel courroux ces vertueux ci-
„ toyens entendraient que ceux de leurs
„ descendans, qui se sont fixés au-delà des
„ mers, n'ont pas plutôt senti leurs for-
„ ces, qu'ils en ont fait le coupable ef-

„ fai contre leur patrie; qu'ils se sont ar-
 „ més contre elle de ses propres bien-
 „ faits? Oui tous, jusqu'à cette secte pa-
 „ cifique à qui son fondateur inspira le
 „ devoir de ne jamais tremper ses mains
 „ dans le sang; eux qui ont respecté les
 „ jours & le droit des peuples sauvages;
 „ eux qui par enthousiasme de l'humana-
 „ nité ont brisé les fers de leurs esclaves :
 „ aujourd'hui également infideles à
 „ leur pays & à leur religion, ils arment
 „ leurs mains pour le carnage; & c'est
 „ contre vous. Ils traitent tous les hom-
 „ mes de freres; & vous, vous seuls de
 „ tous les peuples êtes exclus de ce titre.
 „ Ils ont appris au monde que les sau-
 „ vages Américains, que les negres de
 „ l'Afrique leur sont désormais moins
 „ étrangers que les citoyens de l'Angle-
 „ terre.

„ Armez-vous. Vengez vos droits of-
 „ fensés. Vengez votre grandeur trahie.
 „ Déployez cette puissance qui se fait re-
 „ douter dans l'Europe, dans l'Afrique
 „ & dans l'Inde, qui a si souvent étonné

„ l'Amérique elle-même; & puisqu'eti-
 „ tre un peuple souverain & le sujet qui
 „ se révolte, il n'y a plus désormais
 „ d'autre traité que la force, que la force
 „ décide. Conservez, reprenez cet uni-
 „ vers qui vous appartient, & que l'in-
 „ gratitude & l'audace veulent vous ra-
 „ vir. „

L'Angle-
 terre se dé-
 termine à
 réduire ses
 colonies
 par la force.

Les sophismes d'un rhéteur véhément, appuyés par l'influence du trône & par l'orgueil national, étouffent dans la plupart des représentans du peuple le désir d'un arrangement pacifique. Les résolutions nouvelles ressemblent aux résolutions primitives. Tout y porte, même d'une manière plus décidée, l'empreinte de la férocité & du despotisme. On leve des armées; on équipe des flottes. Les généraux, les amiraux font voile vers le Nouveau-Monde, avec des ordres, avec des projets destructifs & sanguinaires. Il n'y a qu'une soumission sans réserve qui puisse prévenir ou arrêter le ravage ordonné contre les colonies.

Jusqu'à cette époque mémorable, les

Américains s'étoient bornés à une résistance que les loix Angloises , elles-mêmes , autorisoient. On ne leur avoit vu d'ambition que celle d'être maintenus dans les droits très-limités dont ils avoient toujours joui. Les chefs même , auxquels on pourroit supposer des idées plus étendues , n'avoient encore osé parler à la multitude que d'un accommodement avantageux. En allant plus loin , ils auroient craint de perdre la confiance des peuples attachés par habitude à un empire sous les ailes duquel ils avoient prospéré. Le bruit des grands préparatifs qui se faisoient dans l'ancien hémisphère pour mettre dans les fers ou pour incendier le nouveau , étouffa ce qui pouvoit rester d'affection pour le gouvernement primitif. Il ne s'agissoit plus que de donner de l'énergie aux esprits. Ce fut l'effet que produisit un ouvrage , intitulé *le Sens commun*. Nous allons représenter ici le fond de sa doctrine sans nous astreindre précisément à la forme qu'il a suivie.

Jamais , disoit l'auteur de cet écrit cé-

lèbre , jamais un intérêt plus grand n'a occupé les nations. Ce n'est pas celui d'une ville ou d'une province , c'est [celui d'un continent immense & d'une grande partie du globe. Ce n'est pas l'intérêt d'un jour , c'est celui des siècles. Le présent va décider d'un long avenir ; & plusieurs centaines d'années après que nous ne serons plus , le soleil , en éclairant cet hémisphère , éclairera ou notre honte ou notre gloire. Long-temps nous avons parlé de réconciliation & de paix : tout est changé. Dès qu'on a pris les armes , dès que la première goutte de sang a coulé , le temps des discussions n'est plus. Un jour a fait naître une révolution. Un jour nous a transporté dans un siècle nouveau.

Des ames timides , des ames qui mesurent l'avenir par le passé , croient que nous avons besoin de la protection de l'Angleterre. Elle peut être utile à une colonie naissante ; elle est devenue dangereuse pour une nation déjà formée. L'enfance a besoin d'être soutenue ; il faut que la jeunesse marche libre & avec la fierté
qui

qui lui convient. De nation à nation, ainsi que d'homme à homme, qui peut avoir la force & le droit de me protéger, peut avoir la force & la volonté de me nuire. Je renonce à un protecteur, pour n'avoir point à redouter un maître.

En Europe, les peuples sont trop pressés pour que cette partie du globe jouisse d'une paix constante. Les intérêts des cours & des nations s'y heurtent & s'y choquent sans cesse. Amis de l'Angleterre, nous sommes forcés d'avoir tous ses ennemis. Cette alliance portera pour dot à l'Amérique une guerre éternelle. Séparons-nous, séparons-nous. La neutralité, le commerce & la paix : voilà les fondemens de notre grandeur.

L'autorité de la Grande-Bretagne sur l'Amérique doit, tôt ou tard, avoir une fin. Ainsi le veut la nature, la nécessité & le temps. Le gouvernement Anglois ne peut donc nous donner qu'une constitution passagère ; & nous ne léguerons à notre postérité qu'un état incertain, des dissensions & des dettes. Si nous voulons

assurer son bonheur , séparons-nous. Si nous sommes peres , si nous aimons nos enfans , séparons-nous. Des loix & la liberté , voilà l'héritage que nous leur devons.

L'Angleterre est trop éloignée de nous pour nous gouverner. Quoi , toujours traverser deux mille lieues pour demander des loix , pour réclamer justice , pour nous justifier de crimes imaginaires , pour solliciter avec bassesse la cour & les ministres d'un climat étranger ! Quoi , attendre pendant des années chaque réponse ; & si trop souvent encore c'étoit l'injustice qu'il fallût ainsi chercher à travers l'Océan ! Non , pour un grand état , il faut que le centre & le siege du pouvoir soit dans l'état même. Il n'y a que le despotisme de l'Orient qui ait pu accoutumer les peuples à recevoir ainsi leurs loix de maîtres éloignés ou de pachas qui représentent des tyrans invisibles. Mais ne l'oubliez pas , plus la distance augmente , plus le despotisme s'appesantit , & les peuples , alors privés de presque tous les avantages

du gouvernement, n'en ont plus que les malheurs & les vices.

La nature n'a pas créé un monde pour le soumettre aux habitans d'une isle dans un autre univers. La nature a établi des loix d'équilibre qu'elle suit par-tout, dans les cieux comme sur la terre. Par la loi des masses & des distances, l'Amérique ne peut appartenir qu'à elle-même.

Point de gouvernement sans une confiance mutuelle, entre celui qui commande & celui qui obéit. C'en est fait, ce commerce est rompu; il ne peut renaître. L'Angleterre a trop fait voir qu'elle vouloit nous commander comme à des esclaves; l'Amérique, qu'elle sentoît également & ses droits & ses forces. Chacune a trahi son secret. Dès ce moment plus de traité. Il seroit signé par la haine & la défiance; la haine qui ne pardonne pas, la défiance qui de sa nature est irréconciliable.

Voulez-vous savoir quel seroit le fruit d'un accommodement? Votre ruine. Vous avez besoin de loix; vous ne les obtien-

drez pas. Qui vous les donneroit ? La nation Angloise ? Elle est jalouse de votre accroissement. Le roi ? Il est votre ennemi. Vous-même , dans vos assemblées ? Ne vous souvenez-vous pas que toute législation est soumise au droit négatif du monarque qui veut vous subjuguier ? Ce droit feroit un droit terrible sans cesse armé contre vous. Formez des demandes ; elles seront éludées. Formez des plans de grandeur & de commerce ; ils deviendront pour la métropole un objet d'effroi. Votre gouvernement ne fera plus qu'une guerre fourde , celle d'un ennemi qui veut détruire sans combattre ; ce sera dans l'ordre politique un assassinat lent & caché , qui fait naître la langueur , prolonge & nourrit la foiblesse , & par un art meurtrier empêche également de vivre & de mourir. Soumettez-vous à l'Angleterre : voilà votre sort.

Nous avons droit de prendre les armes. Nos droits sont la nécessité , une juste défense , nos malheurs , ceux de nos enfans , les excès commis contre nous.

Nos droits sont notre titre auguste de nation. C'est au glaive à nous juger. Le tribunal de la guerre est désormais le seul tribunal qui existe pour nous. Eh bien, puisqu'il faut combattre, que ce soit du moins pour une cause qui en soit digne, & qui nous paye & de nos trésors & de notre sang. Quoi, nous exposerons-nous à voir nos villes détruites, nos campagnes ravagées, nos familles tombant sous le glaive, pour parvenir à conclure un accommodement; c'est-à-dire pour mendier de nouvelles chaînes, pour cimenter nous-mêmes l'édifice de notre esclavage? Quoi, ce sera à la lueur des incendies; ce sera sur la tombe de nos pères, de nos enfans, de nos femmes, que nous signerons un traité avec nos oppresseurs! & tout couverts de notre sang ils daigneront nous pardonner! Ah, nous ne serions plus alors qu'un vil objet d'étonnement pour l'Europe, d'indignation pour l'Amérique, de mépris même pour nos ennemis. Si nous pouvons leur obéir, nous n'avons pas eu le droit de combattre. La

liberté seule peut nous absoudre. La liberté, & une liberté entière, est le seul but digne de nos travaux & de nos dangers. Que dis-je ? Dès ce moment, elle nous appartient. C'est dans les plaines sanglantes de Lexington que nos titres sont écrits ; c'est là que l'Angleterre a déchiré de sa main le contrat qui nous unissoit à elle. Oui. Au moment où l'Angleterre a tiré le premier coup de fusil contre nous, la nature elle-même nous a proclamé libres & indépendans.

Profitions du bienfait de nos ennemis. La jeunesse des nations est l'âge le plus favorable à leur indépendance. C'est le temps de l'énergie & de la vigueur. Nos ames ne sont point encore entourées de cet appareil de luxe qui sert d'otage à la tyrannie. Nos bras ne se sont point énervés dans les arts de la mollesse. On ne voit point dominer parmi nous cette noblesse, qui, par sa constitution même, est l'alliée nécessaire des rois ; qui n'aime la liberté que lorsqu'elle en peut faire un moyen d'oppression ; cette noblesse avide

de droits & de titres , pour qui dans les temps de révolutions & de crise , le peuple n'est qu'un instrument , pour qui le pouvoir suprême est un corrupteur tout prêt.

Vos colonies sont formées d'hommes simples & courageux , d'hommes laborieux & fiers , propriétaires à la fois & cultivateurs de leurs terres. La liberté est leur premier besoin. Les travaux rustiques les ont d'avance endurcis à la guerre. L'enthousiasme public fera éclore des talens inconnus. C'est dans les révolutions que les ames s'agrandissent , que les héros se montrent & prennent leur place. Rappelez-vous la Hollande , & cette foule d'hommes extraordinaires que fit naître la querelle de sa liberté : voilà votre exemple. Rappelez-vous ses succès : voilà votre présage.

Que notre premier pas soit de nous former une constitution qui nous unisse. Le moment est venu. Plus tard , elle seroit abandonnée à un avenir incertain & aux caprices du hasard. Plus nous acquerrons d'hommes & de richesses , plus

il s'élèvera de barrières entre nous. Comment concilier alors tant d'intérêts & de provinces ? Il faut pour une pareille union, que chaque peuple sente à la fois, & sa foiblesse, & la force de tous. Il faut de grands malheurs ou de grandes craintes. C'est alors qu'entre les peuples, comme entre les hommes, naissent ces amitiés vigoureuses & profondes qui associent les âmes avec les âmes & les intérêts avec les intérêts. C'est alors qu'un seul esprit errant de toute part, forme le génie des états, & que toutes les forces dispersées deviennent, en se rapprochant, une force unique & terrible. Grace à nos persécuteurs, nous sommes à cette époque. Si nous avons du courage, c'est pour nous celle du bonheur. Peu de nations ont saisi le moment favorable pour se faire un gouvernement. Une fois échappé, ce moment ne revient plus ; & l'on en est puni pendant des siècles par l'anarchie ou l'esclavage. Qu'une pareille faute ne nous prépare point de pareils regrets. Ils seroient impuissans.

Emparons-nous d'un moment unique pour nous. Il est en notre pouvoir de former la plus belle constitution qu'il y ait jamais eue parmi les hommes. Vous avez lu dans vos livres sacrés l'histoire du genre-humain enseveli sous une inondation générale du globe. Une seule famille survécut & fut chargée par l'Etre suprême de renouveler la terre. Nous sommes cette famille. Le despotisme a tout inondé, & nous pouvons renouveler le monde une seconde fois.

Nous allons, dans ce moment, décider du sort d'une race d'hommes plus nombreuse peut-être que tous les peuples de l'Europe ensemble. Attendrons-nous que nous soyons la proie d'un conquérant, & que l'espérance de l'univers soit détruite? Imaginons-nous que toutes les générations du monde à venir ont dans ce moment les yeux fixés sur nous, & nous demandent la liberté. Nous allons fixer leur destin. Si nous les trahissons, un jour elles se promèneront avec leurs fers sur nos tombeaux, & les chargeront peut-être d'imprécations.

Souvenez-vous d'un écrit qui a paru parmi vous, & qui avoit pour devise ces mots : S'UNIR OU MOURIR.

Unissons-nous, & commençons par déclarer notre INDÉPENDANCE. Elle seule peut effacer le titre de sujets rebelles que nos insolens oppresseurs osent nous donner. Elle seule peut nous faire remonter à la dignité qui nous est due, nous assurer des alliés parmi les puissances, imprimer le respect même à nos ennemis ; & si nous traitons avec eux, nous donner le droit de traiter avec la force & la majesté qui convient à une nation.

Mais je le répète. Hâtons-nous. Notre incertitude fait notre foiblesse. Osons être libres, & nous le sommes. Prêts à franchir ce pas, nous reculons. Nous nous observons tous avec une curiosité inquiète. Il semble que nous soyons étonnés de notre audace, & que notre courage nous épouvante. Mais ce n'est plus le temps de calculer. Dans les grandes affaires où il n'y a qu'un grand parti à prendre, trop de circonspection cesse d'être prudence.

Tout ce qui est extrême , demande une résolution extrême. Alors les démarches les plus hardies sont les plus sages ; & l'excès de l'audace même devient le moyen & le garant du succès.

Tel étoit le fond des sentimens & des idées répandus dans cet ouvrage. Ils affermirent dans leurs principes les esprits hardis qui , depuis long-temps , demandoient qu'on se détachât entièrement de la métropole. Les citoyens timides , qui jusqu'alors avoient chancelé , se décidèrent enfin pour ce grand déchirement. Le vœu pour l'indépendance eut assez de partisans pour que le 4 Juillet 1776 , le congrès-général se déterminât à la prononcer.

Que n'ai-je reçu le génie & l'éloquence des célèbres orateurs d'Athenes & de Rome ! Avec quelle grandeur , avec quel enthousiasme ne parlerois-je pas des hommes généreux qui , par leur patience , leur sagesse & leur courage , éleverent ce grand édifice ? Hancock , Franklin , les deux Adams furent les plus grands acteurs dans cette scène intéressante : mais

Les colonies rompent les liens qui les unissoient à l'Angleterre , & s'en déclarent indépendantes.

ils ne furent pas les seuls. La postérité les connoîtra tous. Leurs noms fameux lui seront transmis par une plume plus heureuse que la mienne. Le marbre & le bronze les montreront aux siècles les plus reculés. En les voyant, l'ami de la liberté sentira ses yeux se remplir de larmes délicieuses, son cœur tressaillir de joie. On a écrit au-dessous du buste de l'un d'eux :
 IL ARRACHA LA FOUDRE AU CIEL
 ET LE SCEPTRE AUX TYRANS. Tous partageront avec lui les derniers mots de cet éloge.

Contrée héroïque, mon âge avancé ne me permet pas de te visiter. Jamais je ne me verrai au milieu des respectables personnages de ton aréopage; jamais je n'assisterai aux délibérations de ton congrès. Je mourrai sans avoir vu le séjour de la tolérance, des mœurs, des loix, de la vertu, de la liberté. Une terre franche & sacrée ne couvrira pas ma cendre : mais je l'aurai désiré; & mes dernières paroles seront des vœux adressés au ciel pour ta prospérité.

Quoique l'Amérique fût assurée de l'approbation universelle, elle crut devoir exposer aux yeux des nations les motifs de sa conduite. Elle publia son manifeste, & on y lut : que l'histoire de la nation Angloise & de son roi n'offrira à l'avenir qu'elle entretiendra d'eux & de nous, qu'un tissu d'outrages & d'usurpations qui tendoient également à l'établissement d'une tyrannie absolue dans ces provinces.

Elle dira que son monarque a refusé son consentement aux loix les plus salutaires & les plus nécessaires au bien public.

Qu'il a transféré les assemblées dans des lieux incommodes, éloignés des archives, pour amener plus aisément les députés à ses vues.

Qu'il a plusieurs fois dissous la chambre des représentans, parce qu'on y défendoit avec fermeté les droits des peuples.

Qu'il a laissé, après cette dissolution, les états trop long-temps sans représentans, & par conséquent exposés aux in-

convéniens résultant du défaut d'assemblées.

Qu'il s'est efforcé d'arrêter la population, en rendant la naturalisation des étrangers difficile, & en vendant trop cher les terrains dont il accordoit la propriété.

Qu'il a trop mis les juges dans sa dépendance, en statuant qu'ils ne tiendroient que de lui, & leurs offices, & leurs salaires.

Qu'il a créé des places nouvelles & rempli ces régions d'une multitude d'employés qui dévoreroient notre substance & troubloient notre tranquillité.

Qu'il a maintenu, en pleine paix, au milieu de nous, des forces considérables, sans le consentement du pouvoir législatif.

Qu'il a rendu le pouvoir militaire indépendant de la loi civile & même supérieur à elle.

Qu'il a tout combiné avec des hommes pervers, pour loger dans nos maisons des gens de guerre armés, & les

mettre à couvert des peines dues aux meurtres qu'ils pourroient commettre en Amérique; pour détruire notre commerce dans toutes les parties du globe, pour nous imposer des taxes sans notre aveu; pour nous priver, dans plusieurs cas, de nos jugemens parjurés; pour nous transporter & nous faire juger au-delà des mers; pour nous enlever nos chartes, supprimer nos meilleures loix, altérer le fonds & la forme de notre gouvernement, pour suspendre notre propre législation & pouvoir nous donner d'autres loix.

Qu'il a lui-même abdiqué son gouvernement dans les provinces Américaines, en nous déclarant déchus de sa protection & en nous faisant la guerre.

Qu'il a fait ravager nos côtes, détruire nos ports, brûler nos villes, massacrer nos peuples.

Qu'il a forcé nos concitoyens, faits prisonniers en pleine mer, à porter les armes contre leur patrie, à devenir les bourreaux de leurs amis & de leurs freres, ou

à périr eux-mêmes par des mains si cheres.

Qu'il a excité parmi nous des divisions intestines , & qu'il s'est efforcé de soulever contre nos paisibles habitans les sauvages barbares , accoutumés à tout massacrer , sans distinction de rang , de sexe & d'âge.

Que dans ce moment il arrivoit sur nos plages des armées mercenaires & étrangères , chargées de consommer l'ouvrage de la désolation & de la mort.

Et qu'un prince , dont le caractère fut ainsi marqué par tous les traits de la tyrannie , n'étoit pas fait pour gouverner un peuple libre.

Une démarche qui rompoit des nœuds formés par le sang , par la religion & par l'habitude , devoit être soutenue par un grand concert de volontés , par des mesures sages & vigoureuses. Les Etats-Unis de l'Amérique se donnerent une constitution fédérative qui ajoutoit aux avantages intérieurs du gouvernement républicain toute la force extérieure de la monarchie.

Chaque

Chaque province eut une assemblée formée par les représentans des divers districts , & en qui résidoit la puissance législative. Son président eut le pouvoir exécutif. Ses droits & ses obligations étoient d'écouter tous les citoyens ; de les convoquer lorsque les circonstances le demanderoient ; de pourvoir à l'armement , à la subsistance des troupes , & d'en concerter avec leurs chefs les opérations. Il fut mis à la tête d'un comité secret qui devoit entretenir des liaisons suivies avec le congrès général. Le temps de sa gestion fut borné à deux ans : mais les loix permettoient de le prolonger.

Les provinces ne devoient pas compte de leur administration au grand conseil de la nation , quoique composé des députés de toutes les colonies. La supériorité du congrès général sur les congrès particuliers se bornoit à ce qui étoit du ressort de la politique & de la guerre.

Mais quelques personnes ont jugé que l'institution de ce corps n'étoit pas aussi bien combinée que la législation des

provinces. Il semble en effet que des états fédératifs , qui sortent de la condition de sujets pour s'élever à l'indépendance , ne peuvent , sans péril , confier à leurs délégués le pouvoir illimité de faire la guerre & la paix. Car ceux-ci , s'ils étoient ou infideles ou peu éclairés , pourroient remettre l'état entier dans les fers dont il cherche à s'échapper. Il semble que dans ces momens de révolution la volonté publique ne fauroit être trop connue , trop littéralement prononcée. Sans doute, il est nécessaire, dit-on, que toutes les démarches , toutes les opérations qui concourent à l'attaque & à la défense commune , soient décidées par les représentans communs du corps de l'état : mais la continuation de la guerre , mais les conditions de la paix devroient être délibérées dans chaque province ; & les délibérations transmises au congrès par les députés qui soumettroient l'avis de leurs provinces à la pluralité. On ajoute enfin , que si dans les gouvernemens affermis , il est bon que le peuple

se repose avec confiance sur la sagesse de son sénat , dans un état où la constitution se forme , où le peuple , encore incertain de son sort , redemande sa liberté les armes à la main , il faut que tous les citoyens soient sans cesse au conseil , à l'armée , dans la place publique , & qu'ils aient les yeux toujours ouverts sur les représentans à qui ils ont confié leur destinée.

Quoique ces principes soient vrais en général , on peut cependant répondre qu'il étoit peut-être difficile de les appliquer à la nouvelle république formée par les Américains. Il n'en est point d'elle comme des républiques fédératives que nous voyons en Europe , je veux dire la Hollande & la Suisse , qui n'occupent qu'un terrain de peu d'étendue , & où il est aisé d'établir une communication rapide entre toutes les provinces. On peut dire la même chose des confédérations de l'ancienne Grece. Ces états étoient placés à peu de distance les uns des autres , presque resserrés dans les bornes

du Péloponnèse ou dans l'enceinte d'un étroit archipel. Mais les Etats-Unis d'Amérique , semés sur un continent immense; occupant dans le Nouveau-Monde un espace de près de quinze degrés ; séparés par des déserts , des montagnes , des golfes & par une vaste étendue de côtes , ne peuvent jouir de cette prompte communication. Si le congrès ne pouvoit rien décider sur les intérêts politiques sans les délibérations particulières de chaque province ; si à chaque occasion un peu importante , à chaque événement imprévu , il falloit de nouveaux ordres & , pour ainsi dire , un nouveau pouvoir aux représentans , ce corps resteroit sans activité. Les distances à franchir , les longueurs & la multitude des débats trop souvent pourroient nuire au bien général.

D'ailleurs ce n'est jamais dans la naissance d'une constitution & au milieu des grandes fermentations de la liberté que l'on doit craindre qu'un corps de représentans trahisse , par corruption ou par foiblesse , les intérêts qui lui sont confiés.

C'est plutôt dans un pareil corps que l'esprit général & s'exalte & s'enflamme. C'est-là que réside, dans sa vigueur, le génie de la nation. Choisis par l'estime de leurs concitoyens, choisis dans un temps où toute fonction publique est un danger & tout suffrage est un honneur ; placés à la tête de ceux qui composeront à jamais cet aréopage célèbre, & par-là même naturellement portés à regarder la liberté publique comme leur ouvrage, ils doivent avoir l'enthousiasme des fondateurs qui mettent leur orgueil à graver pour les siècles leur nom sur le frontispice d'un monument auguste qui s'élève. Les craintes que les partisans du système contraire pourroient avoir sur cet objet, paroissent donc mal fondées.

Je dirai plus. Il pourroit se faire qu'un peuple qui combat pour sa liberté, fatigué d'une lutte longue & pénible, & plus frappé des dangers du moment que du bonheur de l'avenir, sentît affoiblir son courage, & fût tenté peut-être de préférer un jour la dépendance & la paix à

une indépendance orageuse, & qui coûte des périls & du sang. C'est alors qu'il seroit avantageux à ce peuple de s'être remis lui-même du pouvoir de faire la paix avec ses oppresseurs, & d'avoir déposé ce droit dans les mains du sénat qu'il a choisi pour servir d'organe à sa volonté, quand cette volonté étoit libre, fiere & courageuse. Il semble lui avoir dit au moment où il l'institua : Je leve l'étendard de la guerre contre mes tyrans. Si mon bras se lassoit de combattre, si je pouvois m'avilir jusqu'à implorer le repos, soutiens-moi contre ma foiblesse. N'écoute pas des vœux indignes de moi, que je défavoue d'avance ; & ne prononce le nom de paix que quand ma chaîne sera brisée.

En effet, si l'on consulte l'histoire des républiques, on verra que la multitude a presque toujours l'impétuosité & la chaleur du premier moment : mais que ce n'est que dans un petit nombre d'hommes, choisis & faits pour servir de chefs, que résident ces résolutions constantes & vigoureuses qui marchent d'un pas ferme

& assuré vers un grand but, ne se détournent jamais & combattent avec opiniâtreté les malheurs, la fortune & les hommes.

Quoi qu'il en soit, & quelque parti qu'on prenne sur cette discussion politique, les Américains n'avoient pas encore créé leur système de gouvernement, lorsque dans le mois de Mars, Hopkins enlevait de l'isle Angloise de la Providence, une très-nombreuse artillerie & d'abondantes munitions de guerre; lorsqu'au commencement de Mai, Carleton chassait du Canada les provinciaux occupés à réduire Quebec pour achever la conquête de cette grande possession; lorsqu'en Juin, Clinton & Parker étoient si vigoureusement repoussés sur les côtes de l'Amérique Méridionale. De plus grandes scènes suivirent la déclaration de l'indépendance.

Howe avoit remplacé le foible Gage. C'étoit même le nouveau général qui avoit évacué Boston. Reçu le 2 Avril à Hallifax, il en étoit parti le 10 Juin pour se porter sur la petite isle des Etats. Les forces de

La guerre commence entre les Etats-Unis & l'Angleterre.

terre & de mer qu'il attendoit, l'y joignirent successivement; & le 28 Août, il débarqua sans opposition à l'Isle-Longue, sous la protection d'une flotte commandée par l'amiral son frere. Les Américains ne montrèrent pas beaucoup plus de vigueur dans l'intérieur des terres que sur le rivage. Après une médiocre résistance & d'assez grandes pertes, ils se réfugièrent dans le continent avec une facilité qu'un vainqueur qui auroit su profiter de ses avantages ne leur auroit pas donnée.

Les nouveaux républicains abandonnerent la ville de New-Yorck, beaucoup plus facilement encore qu'ils n'avoient évacué l'Isle-Longue; & ils se replierent sur Kings-brige ou le Pont du Roi, où tout paroissoit disposé pour une résistance opiniâtre.

Si les Anglois avoient suivi leurs premiers succès avec la vivacité qu'exigeoient les circonstances, les nouvelles levées qu'on leur opposoit auroient été infailliblement dispersées ou réduites à mettre

bas les armes. On leur laissa six semaines pour se rassurer ; & elles n'abandonnerent leurs retranchemens que dans la nuit du premier au second Novembre , lorsque les mouvemens qui se faisoient sous leurs yeux les convinquirent que leur camp alloit être enfin attaqué.

Leur chef, Wafington, n'avoit pas voulu confier la destinée de sa patrie à une action , qui auroit pu , qui naturellement auroit dû être décisive contre les grands intérêts qui lui étoient confiés. Il savoit que les délais toujours favorables à l'habitant d'une contrée , sont toujours funestes à l'étranger. Cette conviction le déterminà à se replier sur le Jersey , avec le projet de traîner la guerre en longueur. Favorisé par l'hiver , par la connoissance du pays , par la nature du terrain qui ôtoit à la discipline une partie de ses avantages , il pouvoit se flatter de couvrir la plus grande partie de cette fertile province , & de tenir l'ennemi éloigné de la Pensilvanie. Tout-à-coup , il voit ses drapeaux abandonnés par des soldats dont

l'engagement n'étoit que pour fix ou même pour trois mois ; & d'une armée de vingt-cinq mille hommes , à peine lui en reste-t-il deux mille cinq cents avec lesquels il est trop heureux de pouvoir se sauver au-delà de la Delaware.

Sans perdre un moment , les troupes royales devoient passer la rivière à la suite de ce petit nombre de fugitifs & achever de les disperfer. Si les cinq mille hommes destinés à la conquête de Rhode-Island l'avoient remontée sur les navires qui les portoient , la jonction des deux corps se feroit faite sans opposition dans Philadelphie même ; & la nouvelle république étoit étouffée dans la ville célèbre & intéressante qui lui avoit servi de berceau.

Peut-être reprocha-t-on , dans le temps , au général Anglois d'avoir été timide & trop circonspect dans les opérations de la campagne. Ce qui est certain , c'est qu'il fut téméraire dans la distribution de ses quartiers d'hiver. Il les prit , comme s'il ne fût pas resté en Amérique un seul in-

dividu qui eût eu ou la volonté ou le pouvoir de les inquiéter.

Cette présomption enhardit les milices de la Pensilvanie , du Maryland , de la Virginie , accourues & réunies pour leur salut commun. Le 25 Décembre , elles traversent la Delaware & fondent inopinément sur Trenton , occupé par quinze cents des douze mille Hessois , si lâchement vendus à la Grande-Bretagne par leur avare maître. Ce corps est massacré , pris ou dispersé tout entier. Huit jours après , trois régimens Anglois sont également chassés de Princeton : mais après avoir mieux soutenu leur réputation que les troupes étrangères à leur solde. Ces événemens inattendus réduisent les ennemis de l'Amérique dans le Jersey , aux postes d'Amboy & de Brunswick : encore y sont-ils très-harcelés durant le reste de la mauvaise saison. L'effet des grandes passions & des grands dangers est souvent d'étonner l'ame & de la jeter dans une sorte d'engourdissement qui la prive de l'usage de ses for-

ces. Peu-à-peu, elle revient à elle-même, & se reconnoît. Toutes ses facultés suspendues un moment, se développent avec plus de vigueur. Elle tend tous ses ressorts, & sa force se met au niveau de sa situation. Dans une grande multitude, quelques-uns éprouvent d'abord cet effet, & il se communique rapidement à tous. Cette révolution s'étoit opérée dans les états confédérés. Il en sortoit de toutes parts des hommes armés.

La campagne de 1777 s'ouvre très-tard. L'armée Angloise, désespérant de se tracer par le Jersey une route en Pensilvanie, s'embarque enfin le 23 Juillet, & atteint par la baie de Chesapeak une contrée qu'on pouvoit reprocher à ses généraux de n'avoir pas envahie l'année précédente. Sa marche n'est pas interrompue jusqu'à Brandiswine. Là, elle attaque, elle bat les Américains le 11 Septembre, & arrive le 30 à Philadelphie, abandonnée le 25 par le congrès, & quelques jours plutôt ou plus tard, par le plus grand nombre de ses habitans.

Cette conquête n'a aucune suite. Le vainqueur ne voit autour de lui que haine, que dévastation. Resserré dans un espace très-circonscrit, il rencontre des obstacles insurmontables pour s'étendre sur un territoire inculte. Son or même ne lui fait pas trouver des ressources dans les districts voisins ; & ce n'est qu'au travers des mers, que peuvent lui arriver ses subsistances. L'ennui d'une prison qui dure depuis neuf mois, le détermine à regagner New-York par le Jersey ; & sous le commandement de Clinton, successeur de Howe, il exécute cette longue & périlleuse retraite avec moins de perte qu'un ennemi plus expérimenté ne lui en auroit causée.

Tandis que les Anglois languissoient en Pensilvanie, une grande scène s'ouvre dans les contrées plus septentrionales de l'Amérique. Carleton avoit chassé au mois de Mai 1776, les provinciaux du Canada, & détruit en Octobre les bâtimens de guerre qu'ils avoient construits sur le lac Champlain. Ce succès conduisit Bour-

goyne à Ticonderago au mois de Juillet de l'année suivante. A son approche, une garnison de quatre mille hommes abandonna ce poste important, avec perte de son artillerie, de ses munitions, de son arriere-garde.

Le général Anglois étoit naturellement présomptueux. Une foiblesse si marquée accrut son audace. Il avoit conçu le dessein de réunir les troupes du Canada à celles de New-York par les rives de l'Hudson. Ce projet étoit grand & hardi. S'il eût réussi, il coupoit en deux l'Amérique Septentrionale & peut-être il terminoit la guerre. Mais pour le succès, il auroit fallu que pendant qu'une armée descendoit le fleuve, l'autre armée le remontât. Cette combinaison ayant manqué, Bourgoyne devoit sentir, dès les premiers pas, que son entreprise étoit chimérique. A chaque marche, elle le devenoit davantage. Ses communications s'allongeoient; ses vivres diminuoient; les Américains reprenant courage se rassembloient de toutes parts autour de lui. Enfin ce malheureux

corps d'armée se trouva enveloppé le 13 Octobre à Saratoga ; & les nations apprirent avec étonnement que fix mille soldats des mieux disciplinés de l'ancien hémisphère avoient mis les armes bas devant les agriculteurs du nouveau, conduits par l'heureux Gâtes. Ceux qui se rappelloient que les Suédois de Charles XII, jusqu'alors invincibles, avoient capitulé devant les Russes encore barbares, n'accusoient pas les troupes Angloises, & blâmoient seulement l'imprudence de leur général.

Cet événement, si décisif au jugement de nos politiques, n'eut pas plus de suite que n'en avoient eue les actions moins favorables aux armes Américaines. Après trois ans de combats, de dévastations, de massacres ; l'état des choses ne se trouva guere différent de ce qu'il étoit quinze jours après les premières hostilités. Tâchons de démêler les causes de cette étrange singularité.

D'abord la Grande-Bretagne, accoutumée aux orages dans son propre pays, ne vit pas dans la tempête qui s'élevoit

Pourquoi
les Anglois
ne font
point par-
venus à sou-

mettre les
provinces
confédé-
rées.

sur ses possessions éloignées, tout ce qu'elle pouvoit avoir de dangereux. Depuis long-temps ses troupes étoient insultées dans Boston; il s'étoit formé dans la province de Massachusset une autorité indépendante de la sienne; les autres colonies se dispofoient à fuivre cet exemple, fans que l'adminiftration fe fût sérieufement occupée de ces grands objets. Lorsqu'ils furent mis fous les yeux du parlement, les deux chambres fe remplirent de clameurs; & l'on y déclamoit encore après avoir long-temps déclamé. Le sénat de la nation arrêta enfin, que la contrée rebelle à fes décrets y feroit foumife par la force: mais cette réfolution violente fut exécutée avec les lenteurs trop ordinaires dans les états libres.

L'Angleterre penfa généralement que des côtes fans défenfe, que des contrées entièrement ouvertes ne réfifteroient pas à fes flottes & à fes armées. Cette expédition ne lui paroiffoit pas devoir être afsez longue pour que les paifibles cultivateurs de l'Amérique euflent le temps de s'inflruire

s'instruire dans l'art de la guerre. On oublia de faire entrer en calcul le climat, les rivières, les défilés, les bois, les marais, le défaut de subsistances à mesure qu'on avanceroit dans l'intérieur des terres, une infinité d'autres obstacles physiques qui s'opposeroient à de rapides progrès dans un pays dont les trois quarts étoient incultes & qu'il falloit regarder comme neuf.

L'influence des causes morales retarda encore plus le succès.

La Grande-Bretagne est la région des partis. Ses rois parurent assez généralement convaincus de la nécessité d'abandonner la direction des affaires à la faction qui prévaloit. Elle les conduisoit communément avec intelligence & avec vigueur, parce que les principaux agens qui la composoit, étoient animés d'un intérêt commun. Alors à l'esprit public qui regne en Angleterre plus que dans aucun gouvernement de l'Europe, se joignoit encore la force d'une faction, & cet esprit de parti, premier ressort peut-

être des républiques , qui remue si puissamment les ames , parce qu'il est toujours l'effet d'une passion. Pour sortir de cette longue tutelle , George III composa son conseil de membres isolés. Cette innovation n'eut pas de grands inconvéniens tant que les événemens roulerent dans leur cercle ordinaire. Mais aussitôt que la guerre d'Amérique eut compliqué une machine qui déjà n'étoit pas trop simple , on s'apperçut qu'elle n'avoit ni cette force ni cette union si nécessaires pour exécuter de grandes choses. Les roues trop divisées manquoient , pour ainsi dire , d'une impulsion commune , & d'un centre de mouvement. Leur marche fut tour-à-tour tardive & précipitée. L'administration ressembloit trop à celle d'une monarchie ordinaire , quand le principe d'action ne part point de la tête d'un monarque actif & intelligent qui rassemble lui-même sous sa main tous les ressorts. Il n'y eut plus d'ensemble dans les entreprises ; il n'y en eut pas davantage dans leur exécution.

Un ministère sans harmonie & sans ac-

cord, se vit exposé aux attaques sans cesse renaissantes d'un corps ennemi, uni & ferré. Ses résolutions quelles qu'elles fussent, étoient combattues par le ridicule ou par le raisonnement. On le blâmoit d'avoir sévi contre des citoyens éloignés, comme on l'auroit blâmé de les avoir ménagés. Ceux même qui, dans le parlement, s'élevoient avec le plus de véhémence contre le traitement fait aux Américains; ceux qui les encourageoient le plus à la résistance; ceux qui peut-être leur faisoient passer des secours secrets, étoient aussi opposés à l'indépendance que les administrateurs qu'on travailloit sans relâche à avilir ou à rendre odieux. Si l'opposition eût réussi à dégoûter le prince de ses confidens, ou à en obtenir le sacrifice par le cri de la nation, le projet de subjuguier l'Amérique eût été suivi: mais avec plus de dignité, plus de force & des mesures peut-être mieux combinées. La réduction des provinces révoltées ne devant pas être son ouvrage, elle aima mieux que cette immense partie de

l'empire Britannique en fût séparée, que si elle y restoit attachée par d'autres mains que les siennes.

L'activité des généraux ne répara pas le vice de ces contrariétés, & des lenteurs qui en étoient la suite. Ils accorderent au soldat de trop longs repos; ils employèrent à méditer le temps d'agir; ils approcherent des nouvelles levées avec les mêmes précautions qu'ils auroient prises devant des troupes exercées. Les Anglois, qui ont tant d'impétuosité dans leurs factions, portent par-tout ailleurs un caractère froid & calme. Il leur faut des passions violentes pour les agiter. Quand ce ressort leur manque, ils calculent tous leurs mouvemens. Alors ils se gouvernent par la trempe de leur esprit qui, en général, si on excepte les arts de l'imagination & du goût, est par-tout ailleurs méthodique & sage. A la guerre, leur valeur ne perd jamais de vue les principes, & accorde peu au hasard. Rarement laissent-ils sur leurs flancs ou derrière eux quelque chose qui puisse leur donner de

l'inquiétude. Ce système a ses avantages, sur-tout dans un pays étroit & resserré, dans un pays hérissé de forteresses ou de places de guerre. Mais dans les circonstances présentes & sur le vaste continent de l'Amérique, contre un peuple à qui il ne falloit donner le temps ni de se fortifier, ni de s'aguerrir, la perfection de l'art eût été peut-être de l'oublier pour y substituer une marche impétueuse & rapide, & cette audace qui étonne, frappe & renverse à la fois. C'étoit dans les premiers momens sur-tout qu'il eût fallu imprimer aux Américains, non pas la terreur des ravages qui indignent plus qu'ils n'épouvantent un peuple armé pour sa liberté : mais cet effroi qui naît de la supériorité des talens & des armes, & qu'un peuple guerrier de l'ancien monde devoit naturellement porter dans le nouveau. La confiance de la victoire eût été bientôt la victoire même. Mais par trop de circonspection, par leur attachement trop fervile aux principes & aux regles, des chefs peu habiles manquerent de rendre

à leur patrie le service qu'elle attendoit d'eux, & qu'elle étoit en droit d'en attendre.

De leur côté les troupes ne pressoient pas leurs officiers de les mener au combat. Elles arrivoient d'un pays où la cause qui leur avoit fait passer tant de mers, ne faisoit aucune sensation. C'étoit aux yeux des peuples une effervescence qui ne pouvoit pas avoir de suites. Les débats qu'elle occasionnoit dans le parlement, ils les confondoient avec d'autres débats souvent de très-peu d'importance. On n'en parloit point; ou si quelques personnes s'en entretenoient, elles n'y mettoient pas plus d'intérêt qu'à ces nouvelles, qui dans les grandes villes occupent l'oisiveté de chaque jour. L'indifférence de la nation s'étoit communiquée aux défenseurs de ses droits. Peut-être même auroient-ils craint de remporter des avantages trop décisifs sur des concitoyens qui n'avoient pris les armes que pour repousser des fers. Dans toutes les monarchies de l'Europe, le soldat n'est qu'un instrument de despotif-

me, & il en a les sentimens. Il croit appartenir au trône & non à la patrie ; & cent mille hommes armés ne font que cent mille esclaves disciplinés & terribles. L'habitude même d'exercer l'empire de la force, cet empire à qui tout cede, contribue à éteindre en eux toute idée de liberté. Enfin le régime & la subordination militaire, qui, à la voix d'un seul homme meut des milliers de bras, qui ne permet ni de voir, ni d'interroger, & fait au premier signal une loi de tuer ou de mourir ; acheve de changer en eux ces sentimens en principes, & en fait, pour ainsi dire, la morale de leur état. Il n'en est pas de même en Angleterre. L'influence de la constitution est si forte, qu'elle s'étend même sur les troupes. Un homme y est citoyen avant d'être soldat. L'opinion publique, d'accord avec la constitution, honore l'un de ces titres, & fait peu de cas de l'autre. Aussi voit-on par l'histoire des révolutions arrivées dans cette isle si orageuse, que le soldat Anglois, quoi-

qu'engagé pour sa vie , conserve pour la liberté politique une passion dont on se feroit difficilement l'idée dans nos contrées d'esclavage.

Comment l'ardeur qui manquoit aux troupes Britanniques auroit-elle animé les Hessois , les Brunswickois , les autres Allemands rangés sous les mêmes drapeaux , tous également mécontents des souverains qui les avoient vendus , mécontents du prince qui les avoit achetés , mécontents de la nation qui les foudoyoit , mécontents de leurs camarades , qui méprisoient en eux des mercenaires ? Ces braves gens n'avoient pas épousé dans leur cœur une querelle à laquelle ils étoient absolument étrangers. D'ailleurs ils avoient aussi dans le camp ennemi des freres auxquels ils craignoient de donner la mort , de la main desquels ils n'auroient pas voulu recevoir des blessures.

L'esprit des armées Angloises avoit encore changé par une suite de la révolution arrivée depuis quinze ou dix-huit ans dans les mœurs de leur nation. Les

succès de la dernière guerre; l'extension
 que le commerce avoit reçue après la paix;
 les grandes acquisitions faites dans les
 Indes orientales : tous ces moyens de for-
 tune avoient accumulé sans interruption
 des richesses prodigieuses dans la Grande-
 Bretagne. Ces trésors allumerent le désir
 de nouvelles jouissances. Les grands en
 allerent puiser l'art dans les pays étran-
 gers, sur-tout en France, & en empoison-
 nerent leur pays. Des conditions supérieu-
 res, il se répandit dans toutes les classes.
 A un caractère fier, simple & réservé,
 succéda le goût du faste, de la dissipa-
 tion, de la galanterie. Les voyageurs qui
 avoient anciennement visité cette île si
 renommée, se croyoient sous un autre
 ciel. La contagion avoit gagné les trou-
 pes. Elles porterent dans le nouvel hé-
 misphère la passion qu'elles avoient con-
 tractée dans l'ancien pour le jeu, pour
 les commodités, pour la bonne chère.
 En s'éloignant des côtes, il auroit fallu
 renoncer aux superfluités dont on étoit
 épris; & ce goût de luxe, cette ardeur

d'autant plus violente qu'elle étoit récente, n'encourageoient pas à poursuivre dans l'intérieur des terres un ennemi toujours prêt à s'y enfoncer. Politiques nouveaux qui avancez avec tant de confiance que les mœurs n'ont aucune influence sur le sort des états; que pour eux la mesure de la grandeur est celle de la richesse; que le luxe de la paix & les voluptés du citoyen ne peuvent affoiblir l'effet de ces grandes machines qu'on nomme des armées, & dont la discipline Européenne a tant perfectionné, selon vous, le jeu sûr & terrible : vous qui, pour soutenir votre opinion, détournez vos regards des cendres de Carthage & des ruines de Rome, sur le récit que je vous fais, suspendez du moins votre jugement, & croyez que peut-être il est des occasions de succès qu'ôte le luxe. Croyez que pour des troupes même braves, l'indépendance des besoins fut souvent le premier ressort de la victoire. Il est trop aisé peut-être de n'affronter que la mort. Aux nations corrompues par l'opulence, est réservée une

épreuve plus difficile : celle de supporter la perte de leurs plaisirs.

Ajoutez à toutes ces raisons , que les moyens de guerre arriverent rarement , au travers de tant de mers , dans les saisons convenables pour l'action. Ajoutez que les conseils de George III voulurent avoir trop d'influence dans les opérations militaires qui devoient s'exécuter si loin d'eux ; & vous connoîtrez la plupart des obstacles qui s'opposèrent au succès des efforts ruineux de la métropole contre la liberté de ses colonies.

Mais l'Amérique elle-même, comment ne repoussa-t-elle pas de ses rivages ces Européens qui lui portoient la mort ou des chaînes ?

Ce Nouveau-Monde étoit défendu par des troupes réglées , qu'on n'avoit d'abord enrôlées que pour trois ou pour six mois , & qui le furent dans la suite pour trois ans ou même pour tout le temps que pourroient durer les hostilités. Il étoit défendu par des citoyens qui ne se mettoient en campagne que lorsque leur pro-

Pourquoi les provinces confédérées n'ont pas réussi à chasser les Anglois du continent Américain.

vince particuliere étoit ou envahie , ou menacée. Ni l'armée toujours sur pied, ni les milices passagèrement assemblées n'avoient l'esprit militaire. C'étoient des cultivateurs , des marchands , des juriconsultes , uniquement exercés aux arts de la paix , & conduits au péril par des guides aussi peu versés que leurs subalternes dans la science très-compiquée des combats. Dans cet état de choses , quel espoir de se mesurer avec avantage contre des hommes vieillis dans la discipline , formés aux évolutions , instruits dans la tactique , & abondamment pourvus de tous les instrumens nécessaires à une attaque vive , à une résistance opiniâtre ?

L'enthousiasme seul auroit pu surmonter ces difficultés : mais en exista-t-il plus réellement dans les colonies que dans la métropole ?

L'opinion générale étoit en Angleterre , que le parlement avoit essentiellement le droit de taxer toutes les contrées qui faisoient partie de l'empire Britannique. Peut-être au commencement des troubles n'y

auroit-on pas trouvé cent individus qui révoquassent en doute cette autorité. Cependant le refus que faisoient les Américains de la reconnoître , n'indispoit pas les esprits. On ne leur porta point de haine, même après qu'ils eurent pris les armes pour soutenir leurs prétentions. Comme les travaux ne languissoient pas dans l'intérieur du royaume, que la foudre ne grondoit qu'au loin, chacun s'occupoit paisiblement de ses affaires, ou se livroit tranquillement à ses plaisirs. Tous attendoient sans impatience la fin d'une scène dont, à la vérité, le dénouement ne leur paroissoit pas incertain.

La fermentation dut se montrer d'abord plus grande dans le nouvel hémisphère que dans l'ancien. Prononça-t-on jamais aux nations le nom odieux de tyrannie, le nom si doux d'indépendance, sans les remuer? Mais cette chaleur se soutint-elle? Si les imaginations s'étoient maintenues dans leur premier mouvement, le besoin d'en réprimer les excès n'auroit-il pas occupé les soins d'une autorité naif-

fante? Mais loin d'avoir à contenir l'audace, ce fut la lâcheté qu'elle eut à poursuivre. On la vit punir de mort la défection, & fouiller par des assassinats l'étendard de la liberté. On la vit se refuser à l'échange des prisonniers, de peur d'augmenter dans les troupes, le penchant de se rendre à la première sommation. On la vit réduite à la nécessité d'ériger des tribunaux chargés de poursuivre les généraux ou leurs lieutenans qui abandonneroient trop légèrement les postes confiés à leur vigilance. Il est vrai qu'un vieillard de quatre-vingt ans, qu'on vouloit renvoyer dans ses foyers, s'écria : *Ma mort peut être utile; je couvrirai de mon corps un plus jeune que moi.* Il est vrai que Putnam dit à un royaliste son prisonnier : *Retourne vers ton chef, & s'il te demande combien j'ai de troupes, réponds-lui que j'en ai assez; que quand il parviendrait à les battre, il m'en resteroit encore assez; & qu'il finira par éprouver que j'en ai trop pour lui & pour les tyrans qu'il sert.* Ces sentimens étoient héroïques :

mais rares , & chaque jour ils devenoient moins communs.

Jamais l'ivresse ne fut générale ; & elle ne pouvoit être que momentanée. De toutes les causes énergiques qui produisirent tant de révolutions sur le globe , aucune n'existoit dans le nord de l'Amérique. Ni la religion , ni les loix n'y avoient été outragées. Le sang des martyrs ou des citoyens n'y avoit pas ruisselé sur des échafauds. On n'y avoit pas insulté aux mœurs. Les manieres , les usages , aucun des objets chers aux peuples n'y avoient été livrés au ridicule. Le pouvoir arbitraire n'y avoit arraché aucun habitant du sein de sa famille ou de ses amis , pour le traîner dans les horreurs d'un cachot. L'ordre public n'y avoit pas été interverti. Les principes d'administration n'y avoient pas changé ; & les maximes du gouvernement y étoient toujours restées les mêmes. Tout se réduisoit à savoir si la métropole avoit ou n'avoit pas le droit de mettre directement ou indirectement un léger impôt sur les colonies : car les griefs accumulés

dans le manifeste n'eurent de valeur que par ce premier grief. Cette question presque métaphysique , n'étoit guere propre à soulever une multitude , ou du moins à l'intéresser fortement à une querelle pour laquelle elle voyoit ses terres privées des bras destinés à les féconder , ses moissons ravagées , ses campagnes couvertes de cadavres de ses proches , ou teintes de son propre sang. A ces calamités , ouvrage des troupes royales sur la côte , s'en joignirent bientôt de plus insupportables dans l'intérieur des terres.

Jamais l'inquiétude des cours de Londres & de Versailles n'avoit troublé le nord de l'Amérique , sans que les deux puissances n'eussent mêlé dans leurs sanglans débats les peuples errans dans cette partie du nouvel hémisphere. Instruits par l'expérience de ce que ces hordes pouvoient apporter de poids dans la balance , les Anglois & les colons résolurent également de les employer à leur destruction mutuelle.

Carleton tenta le premier d'armer dans
le

le Canada ces mains barbares..... » C'est,
 » répondit-on à ses sollicitations, c'est le
 » démêlé d'un pere avec ses enfans; il
 » ne nous convient point d'entrer dans
 » cette brouillerie domestique.... Mais
 » si les rebelles venoient attaquer cette
 » province, ne nous aideriez-vous pas à
 » les repousser?... Depuis la paix, la ha-
 » che de la guerre est ensevelie à qua-
 » rante brasses de profondeur.... Vous
 » la trouveriez surement, si vous fouil-
 » liez la terre.... Le manche en est pourri,
 » & nous n'en pourrions faire aucun
 » usage. «

Les Etats-Unis ne furent pas plus heu-
 reux. „ Nous avons entendu parler des
 „ différends survenus entre l'ancienne &
 „ la Nouvelle-Angleterre, dit la tribu des
 „ Onéidas à leurs députés. Jamais nous ne
 „ prendrons part à ces divisions atroces.
 „ La guerre entre des freres est une chose
 „ étrange & nouvelle dans ces régions.
 „ Nos traditions ne nous ont laissé au-
 „ cun exemple de cette nature. Etouffez
 „ vos haines insensées; & qu'un ciel fa-

„ vorable dissipe le sombre nuage qui
 „ vous enveloppe. “

Les seuls Masphis parurent s'intéresser
 au fort des Américains. „ Voilà seize
 „ schelings , leur dirent ces bons sauva-
 „ ges. C'est tout ce que nous possédons.
 „ Nous comptons en acheter du rum ;
 „ nous boirons de l'eau. Nous irons chas-
 „ ser. Si quelques bêtes tombent sous
 „ nos fleches , nous en vendrons les
 „ peaux , & nous vous en porterons le
 „ prix. “

Mais avec le temps, les agens très-ac-
 tifs de la Grande-Bretagne réussirent à lui
 concilier plusieurs nations aborigenes.
 Ses intérêts furent préférés à ceux de ses
 ennemis , & parce que les distances ne
 lui avoient pas permis de faire aux sauva-
 ges les outrages qu'ils avoient reçus de
 leurs fiers voisins , & parce qu'elle pou-
 voit , qu'elle vouloit mieux payer les ser-
 vices qu'on feroit à portée de lui rendre.
 Sous ses drapeaux , des alliés , dont le ca-
 ractere féroce n'avoit pas de frein , firent
 cent fois plus de mal aux colons établis

près des montagnes, que n'en souffroient des troupes royales ceux de leurs concitoyens qu'une destinée plus heureuse avoit fixés sur le bord de l'océan.

Ces calamités n'attaquoient qu'un nombre d'Américains plus ou moins considérable : mais bientôt un vice intérieur les affligea tous.

Les métaux qui sur le globe entier représentent tous les objets de commerce, ne furent jamais abondans dans cette partie du Nouveau-Monde. Le peu qu'on y en voyoit, disparut même aux premières hostilités. A ces signes d'une convention universelle, furent substitués des signes particuliers à ces contrées. Le papier remplaça l'argent. Pour donner quelque dignité au nouveau gage, il fut entouré d'emblèmes qui devoient continuellement rappeler aux peuples la grandeur de leur entreprise, le prix inappréciable de la liberté, la nécessité d'une persévérance supérieure à toutes les infortunes. L'artifice ne réussit pas. Ces richesses idéales furent repoussées. Plus le besoin obligeoit à les

multiplier, plus leur avilissement croissoit. Le congrès s'indigna des affronts faits à sa monnoie; & il déclara traîtres à la patrie tous ceux qui ne la recevraient pas comme ils auroient reçu de l'or.

Est-ce que ce corps ignoroit qu'on ne commande pas plus aux esprits qu'aux sentimens? Est-ce qu'il ne sentoit pas que dans la crise présente, tout citoyen raisonnable craindrait de commettre sa fortune? Est-ce qu'il ne s'appercevoit pas qu'à l'origine d'une république, il se permettoit des actes d'un despotisme inconnu dans les régions même façonnées à la servitude? Pouvoit-il se dissimuler qu'il punissoit un défaut de confiance des mêmes supplices qu'on auroit à peine mérités par la révolte & par la trahison? Le congrès voyoit tout cela. Mais le choix des moyens lui manquoit. Ses feuilles méprisables & méprisées étoient réellement trente fois au-dessous de leur valeur originale, qu'on en fabriquoit encore. Le 13 Septembre 1779, il y en avoit dans le public pour 799,744,000 livres. L'état

devoit d'ailleurs 188,670,525 livres, sans compter les dettes particulieres à chaque province.

Les peuples n'étoient pas dédommagés d'un fleau qu'on peut nommer domestique, par une communication facile avec toutes les autres parties du globe. La Grande-Bretagne avoit intercepté leur navigation avec l'Europe, avec les Indes occidentales, avec tous les parages que couvroient leurs navires. Alors, ils dirent à l'univers. » C'est le nom Anglois qui nous » a rendus odieux; nous l'abjurons solennellement. Tous les hommes sont » nos freres. Nous sommes amis de toutes les nations. Tous les pavillons peuvent, sans crainte d'insulte, se montrer » sur nos côtes, fréquenter nos ports ». On ne se rendit pas à une invitation en apparence si séduisante. Les états vraiment commerçans, instruits que l'Amérique Septentrionale avoit été réduite à contracter des dettes, à l'époque même de sa plus grande prospérité, penserent judicieusement que dans sa détresse actuelle

elle ne pourroit payer que fort peu de chose de ce qui lui feroit apporté. Les seuls François , qui osent tout , oferent braver les inconvéniens de cette liaison nouvelle. Mais par la vigilance éclairée de l'amiral How , la plupart des navires qu'ils expédierent , furent pris avant d'arriver à leur destination , & les autres à leur départ des bords Américains. De plusieurs centaines de bâtimens sortis de France , il n'y en rentra que vingt-cinq ou trente , qui même ne donnerent point ou ne donnerent que fort peu de bénéfice à leurs armateurs.

Une foule de privations , ajoutée à tant d'autres fléaux , pouvoit faire regretter aux Américains leur ancienne tranquillité , les incliner à un raccommodement avec l'Angleterre. En vain on avoit lié les peuples par la foi des sermens & par l'empire de la religion au nouveau gouvernement. En vain on avoit cherché à les convaincre de l'impossibilité de traiter sûrement avec une métropole , où un parlement renverferoit ce qu'un autre par-

lement auroit établi. En vain on les avoit menacés de l'éternel ressentiment d'un ennemi outragé & vindicatif. Il étoit possible que ces inquiétudes éloignées ne balançassent pas le poids des maux présens.

Ainsi le pensoit le ministère Britannique, lorsqu'il envoya dans le Nouveau-Monde des agens publics, autorisés à tout offrir, excepté l'indépendance, à ces mêmes Américains dont deux ans auparavant on exigeoit une soumission illimitée. Il n'est pas sans vraisemblance que quelques mois plutôt ce plan de conciliation auroit produit un rapprochement. Mais à l'époque où la cour de Londres le fit proposer, il fut rejeté avec hauteur, parce qu'on ne vit dans cette démarche que de la crainte & de la foiblesse. Les peuples étoient déjà rassurés. Le congrès, les généraux, les troupes, les hommes adroits ou hardis, qui dans chaque colonie s'étoient saisis de l'autorité : tout avoit recouvré sa première audace. C'étoit l'effet d'un traité d'amitié & de commerce entre les

Etats-Unis & la cour de Versailles , signé
le 6 Février 1778.

La France
reconnoît
l'indépen-
dance des
Etats-Unis.
Cette dé-
marche oc-
casione la
guerre en-
tre cette
couronne &
celle d'An-
gleterre.

Si le ministère Britannique y avoit ré-
fléchi, il auroit compris que le même
délire qui l'entraînoit à l'attaque de ses
colonies, le réduisoit à la nécessité de dé-
clarer dans l'instant la guerre à la France.
Alors régnoit dans les conseils de cette
couronne la circonspection que doit tou-
jours inspirer un nouveau regne. Alors
ses finances étoient dans la confusion, où
les avoient plongées vingt ans de folie.
Alors le délabrement de sa marine rem-
plissoit d'inquiétude tous les citoyens.
Alors l'Espagne, déjà fatiguée de son ex-
travagante expédition d'Alger, se trou-
voit dans des embarras qui ne lui au-
roient pas permis d'accourir au secours
de son allié. L'Angleterre pouvoit se pro-
mettre, sans témérité, des succès contre le
plus puissant de ses ennemis; & intimider
l'Amérique par des victoires remportées
ou par des conquêtes faites à son voisi-
nage. L'importance dont il étoit pour cette
couronne d'ôter à ses sujets rebelles le

seul appui qui leur fût assuré , auroit diminué l'indignation qu'inspire la violation des traités les plus solennels.

George III ne vit rien de tout cela. Les secours obscurs que la cour de Versailles faisoit passer aux provinces armées pour la défense de leurs droits , ne lui deffillèrent pas les yeux. Les ateliers de cette puissance étoient remplis de constructeurs. Ses arsenaux se remplissoient d'artillerie. Il ne restoit plus de place dans ses magasins pour de nouvelles munitions navales. Ses ports présentoient l'appareil le plus menaçant ; & cet étrange aveuglement continuoit encore. Pour tirer Saint-James de sa lethargie , il fallut que Louis XVI y fît signifier le 14 Mars qu'il avoit reconnu l'indépendance des Etats-Unis.

Cette déclaration étoit une déclaration de guerre. Il étoit impossible qu'une nation , plus accoutumée à faire qu'à recevoir des outrages , souffrît patiemment qu'on déliât ses sujets de leur serment de fidélité , qu'on les élevât avec éclat au

rang des puissances souveraines. Toute l'Europe prévit que deux peuples rivaux depuis plusieurs siècles alloient teindre de sang les eaux de l'océan, & jouer encore ce jeu terrible où les prospérités publiques ne compenseront jamais les désastres particuliers. Ceux en qui l'ambition n'avoit pas étouffé toute bienveillance pour leurs semblables, déploroient d'avance les calamités qui, dans les deux hémisphères, étoient prêtes à tomber sur le genre-humain.

Cependant la scène sanglante ne s'ouvroit pas ; & ce délai faisoit espérer la continuation de la paix à quelques esprits crédules. On ignoroit qu'une flotte partie de Toulon étoit chargée de combattre les Anglois dans le nord de l'Amérique. On ignoroit que des ordres expédiés de Londres prescrivoient de chasser les François des Indes Orientales. Sans être initiés dans ces mystères de perfidie, qu'une politique insidieuse est parvenue à faire regarder comme de grands coups d'état, les hommes vraiment éclairés jugeoient

les hostilités inévitables, prochaines même sur notre océan. Ce dénouement prévu fut amené par le combat de deux frégates, livré le 17 Juin 1778.

Ici notre tâche devient de plus en plus difficile. Notre objet unique est d'être utile & vrai. Loin de nous tout esprit de parti qui aveugle & dégrade ceux qui conduisent les hommes & ceux qui osent aspirer à les instruire. Nos vœux sont pour la patrie, & nos hommages pour la justice. En quelque lieu, sous quelque forme que la vertu se présente, c'est elle que nous honorons. Les distinctions de société & d'états ne peuvent nous la rendre étrangère; & l'homme juste & magnanime est par-tout notre concitoyen. Si dans les divers événemens, qui se passent sous nos yeux, nous blâmons avec courage ce qui nous paroît devoir l'être, nous ne cherchons pas le triste & vain plaisir d'une indiscrete censure. Mais nous parlons aux nations & à la postérité. Nous leur devons transmettre fidèlement ce qui peut influencer sur le bonheur public. Nous leur

devons l'histoire des fautes pour apprendre à les éviter. Si nous osions trahir un si noble devoir, nous flatterions peut-être la génération présente qui passe & qui fuit : mais la justice & la vérité qui sont éternelles, nous dénonceroient aux générations à venir qui nous liroient avec mépris, & ne prononceroient notre nom qu'avec dédain. Dans cette longue carrière nous ferons justes envers ceux qui existent encore, comme nous l'avons été envers ceux qui ne sont plus. Si parmi les hommes puissans, il en est qui s'offensent de cette liberté, ne craignons pas de leur dire que nous ne sommes que les organes d'un tribunal suprême que la raison élève enfin sur un fondement inébranlable. Il n'y a plus en Europe de gouvernement qui ne doivent en redouter les arrêts. L'opinion publique qui s'éclaire de plus en plus, & que rien n'arrête ou n'intimide, a les yeux ouverts sur les nations & sur les cours. Elle pénètre dans les cabinets où la politique s'enferme. Elle y juge les dépositaires du pouvoir, &

leurs passions & leur foiblesse; & par l'empire du génie & des lumières s'élève de toute part au-dessus des administrateurs pour les diriger ou les contenir. Malheur à ceux qui la dédaignent ou qui la bravent! Cette apparente audace n'est que l'impuissance. Malheur à ceux qui par leurs talents n'ont pas de quoi soutenir ces regards! Qu'ils se rendent justice & déposent un fardeau trop pesant pour leurs foibles mains. Ils cesseront du moins de compromettre eux-mêmes & les Etats.

La France commençoit la guerre avec des avantages inappréciables. Le lieu, le temps, les circonstances : elle avoit tout choisi. Ce ne fut qu'après avoir fait à loisir ces préparatifs ; qu'après avoir porté ses forces au degré qui lui convenoit , qu'elle se montra sur le champ de bataille. Elle n'avoit à combattre qu'un ennemi humilié , affoibli , découragé par ses dissensions domestiques. La faveur des autres nations étoit toute pour elle contre ces maîtres impérieux , ou , comme on le disoit, contre ces tyrans des mers.

Les événemens parurent répondre aux vœux de l'Europe. Les officiers François qui avoient d'anciennes humiliations à effacer , firent des actions brillantes , dont le souvenir durera long-temps. Une savante théorie & un courage inébranlable remplacèrent ce qui pouvoit leur manquer du côté de l'expérience. Tous les engagements particuliers les comblèrent de gloire , & la plupart se terminèrent à leur avantage. La flotte Britannique courut de plus grands dangers encore que ses vaisseaux isolés. Elle étoit maltraitée au point de craindre sa destruction totale ou partielle , si la flotte qui l'avoit réduite à cet état presque désespéré , à Ouessant , n'eût été déterminée par des ordres timides , par d'odieuses intrigues , par la foiblesse de ses amiraux , ou par tous ces motifs ensemble , à quitter la mer & à rentrer la première dans ses ports.

Dans l'ivresse de ces succès peut-être inattendus , la France parut perdre de vue ses intérêts les plus chers. Son objet

principal devoit être d'intercepter le commerce de ses ennemis, de leur couper le double nerf qu'ils tiroient de leurs matelots, de leurs capitaux, & de fapper ainsi les deux fondemens de la grandeur Angloise. Rien n'étoit plus aisé pour une puissance préparée de loin aux hostilités, que d'intercepter une navigation marchande entièrement surprise & très-foiblement convoyée. Il n'en fut pas ainsi. Les immenses richesses qu'attendoit la Grande-Bretagne de toutes les parties du globe, entrèrent paisiblement dans ses rades, sans avoir été seulement entamées.

Au contraire, le commerce de la France fut harcelé dans les deux hémisphères, & par-tout intercepté. Ses colonies virent enlever, sur leurs propres côtes, des subsistances qu'elles attendoient avec toute l'impatience du besoin; & la métropole se vit privée de quatre-vingts ou cents millions arrivés presque à sa vue. Ces revers avoient une cause. Tâchons de la découvrir.

La marine Françoisse étoit depuis longtemps malheureuse ; & c'étoit au vice de sa constitution qu'étoient attribuées tant d'infortunes. On essaya plusieurs fois d'en modifier ou d'en changer les réglemens : mais ces innovations , bonnes ou mauvaises , furent toujours repoussées avec un dédain plus ou moins marqué. Enfin ses amiraux dictèrent eux-mêmes , en 1776 , une ordonnance , qui les rendant maîtres absolus des rades , des arsenaux , des ateliers , des magasins , détruisoit cette mutuelle surveillance que Louis XIV avoit cru devoir établir entre les officiers militaires & ceux d'administration. Dès-lors il n'y eut plus de règle , plus de comptabilité , plus d'économie dans les ports. Tout y tomba dans la confusion & le désordre.

Le nouveau plan eut une influence encore plus funeste. Jusqu'à cette époque , c'étoit le ministère qui avoit dirigé les opérations navales vers le but qui convenoit à sa politique. Cette autorité passa , peut-être sans qu'on s'en apperçut , à ceux
qui

qui devoient les exécuter. Elles prirent insensiblement la teinte de leurs préjugés. Ces préjugés leur faisoient croire que ce n'étoit pas en escortant pesamment, laborieusement les navires de la nation, en séjournant dans des croisières difficiles pour surprendre ou détruire les bâtimens de l'ennemi, qu'on parvenoit à se faire un nom. Ce double devoir fut donc entièrement négligé ou très-mal rempli, d'après l'opinion commune à Brest, qu'un pareil service n'avoit rien de noble & ne conduisoit à aucune sorte de gloire.

Il faut convenir que ce préjugé est bien bizarre & entièrement contraire à toutes les loix de la société. Quel peut avoir été le but des états en instituant cette force militaire destinée à parcourir les mers ? N'est-ce que pour procurer des grades à ceux qui commandent ou qui servent ? Que pour leur donner l'occasion d'exercer une valeur inutile à tout autre qu'à eux-mêmes ? Que pour ensanglanter un élément de plus par le carnage & les combats ? Non, sans doute. Les flottes guerrières

font sur l'océan ce que font les forteresses & les remparts pour les citoyens des villes, ce que font les armées nationales pour les provinces exposées aux ravages de l'ennemi. Il est des propriétés attachées au sol; il en est d'autres créées, transportées par le commerce, & qui sont, pour ainsi dire, errantes sur l'océan. Ces deux sortes de propriétés ont besoin de défenseurs. Guerriers, voilà votre fonction. Que diroit-on, si les armées de terre refusoient de protéger contre l'ennemi l'habitant des villes, le laboureur des campagnes, de repousser l'embrasement qui menace les moissons? Officiers de marine, vous vous croyez avilis de protéger, d'escorter le commerce? Mais si le commerce n'a plus de protecteurs, que deviendront les richesses de l'état, dont vous demandez sans doute une part pour récompense de vos services? Que deviendront pour vous-mêmes les revenus de vos terres, que le commerce & la circulation des richesses peuvent seuls rendre fécondes? vous vous croyez avilis. Quoi,

avilis en vous rendant utiles à vos concitoyens ? Et que sont tous les ordres de l'état à qui le gouvernement a confié quelque portion de la force publique, sinon des protecteurs, des défenseurs du citoyen & de sa fortune ? Votre poste est sur les mers, comme celui du magistrat sur les tribunaux, celui de l'officier & du soldat de terre dans les camps, celui du monarque même sur le trône, où il ne domine de plus haut que pour voir de plus loin, & embrasser d'un coup-d'œil, tous ceux qui ont besoin de sa protection & de sa défense. Vous aspirez à la gloire. Apprenez que la gloire est par-tout où l'on sert l'état. Apprenez que la gloire de conserver vaut encore mieux que celle de détruire. Dans l'antique Rome, sans doute, on aimoit aussi la gloire. Cependant on y préféroit l'honneur d'avoir sauvé un seul citoyen à l'honneur d'avoir égorgé une foule d'ennemis. Quoi, ne voyez-vous pas qu'en sauvant les vaisseaux du commerce, vous sauvez la fortune de l'état ? Oui, votre valeur est brillante,

elle est connue de l'Europe comme de votre patrie : mais qu'importe à vos concitoyens qu'elle se soit montrée dans une occasion d'éclat, qu'elle ait enchaîné un vaisseau ennemi ou couvert de débris & de ruines les vagues de l'océan, si par votre faute vous avez laissé périr ou enlever tous les navires qui portoient les richesses de votre pays; si dans ce même port, où vous rentrez victorieux, une multitude de familles désolées pleurent leur fortune détruite? A votre abord vous n'entendrez pas les cris de la victoire. Tout sera muet & consterné, & vos exploits ne seront destinés qu'à grossir les relations des cours, & ces papiers publics, qui, faits pour amuser l'oïfiveté, ne donnent la gloire qu'un jour, quand cette gloire n'est pas gravée dans le cœur des citoyens par le souvenir d'une utilité réelle pour la patrie.

Les maximes consacrées à Portsmouth étoient bien opposées. On y sentoît, on y respectoit la dignité du commerce. On s'y faisoit un devoir comme un honneur

de le défendre ; & les événemens déciderent laquelle des deux marines militaires avoit des idées plus justes de ses fonctions.

La Grande-Bretagne venoit d'éprouver des revers très-humilians dans le Nouveau-monde. Un ennemi plus puissant la menaçoit de plus grands désastres dans l'ancien. Cette situation alarmante remplissoit tous les esprits de défiance & d'incertitude. Les richesses nationales arrivent. Celles de la puissance rivale en grossissent la masse énorme ; & sur le champ le crédit public est ranimé ; les espérances renaissent ; & ce peuple qu'on se plaisoit à regarder comme abattu , reprend & soutient sa fierté ordinaire.

D'un autre côté les rades de la France se remplissent de gémissemens. Une inaction avilissante & ruineuse y succède à une activité qui leur donnoit de l'éclat & les enrichissoit. L'indignation des négocians se communique à la nation entière. Les premiers momens de succès sont toujours des momens d'ivresse qui semblent cou-

vrir les fautes & les justifier. Mais le malheur donne plus de sévérité aux jugemens. La nation alors observe de plus près ceux qui la gouvernent , & leur demande compte avec une liberté fiere du dépôt de puissance & d'autorité qui leur est confié. On reproche aux conseils de Louis XVI d'avoir blessé la majesté de la premiere puissance du globe en désavouant à la face de l'univers des secours qu'on ne cessoit de donner clandestinement aux Américains. On leur reproche d'avoir , par une intrigue de ministres, ou par l'ascendant de quelques agens obscurs, engagé l'Etat dans une guerre désastreuse, tandis qu'il falloit s'occuper à remonter les ressorts du gouvernement, à guérir les longues plaies d'un regne dont toute la derniere moitié avoit été vile & foible, partagée entre les déprédations & la honte, entre la bassesse du vice & les convulsions du despotisme. On leur reproche d'avoir provoqué les combats par une politique infidieuse, de s'être enveloppés dans des discours indignes de la

France , d'avoir employé avec l'Angle-
 terre le langage d'une audace timide qui
 semble démentir les projets qu'on a for-
 més , les sentimens qu'on a dans son cœur ;
 langage qui ne peut qu'avilir celui qui
 s'en sert , sans pouvoir tromper celui à
 qui on l'adresse , & qui déshonore sans
 que ce déshonneur même puisse être utile
 ni au ministre ni à l'Etat. Combien il eût
 été plus noble de dire avec toute la fran-
 chise de la dignité ! » Anglois , vous avez
 » abusé de la victoire. Voici le moment
 » d'être justes , ou ce fera celui de la
 » vengeance. L'Europe est lassée de souf-
 » frir des tyrans. Elle rentre enfin dans
 » ses droits. Déformais, ou l'égalité ou
 » la guerre. Choisissez. « C'est ainsi que
 leur eût parlé ce Richelieu que tous
 les citoyens , il est vrai , doivent haïr ,
 parce qu'il fut un meurtrier sanguinaire ,
 & que pour être despote il assassina tous
 ses ennemis avec la hache des bourreaux :
 mais que la nation & l'Etat doivent ho-
 norer comme ministre , parce que le pre-
 mier il avertit la France de sa dignité , &

lui donna dans l'Europe le ton qui convenoit à sa puissance. C'est ainsi que leur eût parlé ce Louis XIV, qui, pendant quarante ans, fut être digne de son siècle, qui mêla toujours de la grandeur à ses fautes même, & jusque dans l'abaissement & le malheur ne dégrada jamais ni lui, ni son peuple. Ah ! pour gouverner une grande nation il faut un grand caractère. Il ne faut point sur-tout de ces âmes indifférentes & froides par légèreté, pour qui l'autorité absolue n'est qu'un dernier amusement, qui laissent flotter au hasard de grands intérêts, & sont plus occupés à conserver le pouvoir qu'à s'en servir. Pourquoi, demande-t-on encore, pourquoi des hommes qui ont entre leurs mains toute la puissance de l'Etat, & qui, pour être obéis, n'ont qu'à commander, se sont-ils laissés prévenir sur toutes les mers par un ennemi dont la constitution entraîne des lenteurs nécessaires ? Pourquoi s'être mis par un traité inconfidéré dans les fers du congrès qu'on auroit tenu lui-même dans la dépendance

par des subfides abondans & réglés? Pourquoi enfin n'avoir pas affermi la révolution en tenant toujours sur les côtes septentrionales du Nouveau-Monde une escadre qui protégeât les colonies & fît en même-temps respecter notre alliance? Mais l'Europe, qui a les yeux fixés sur nous, voit un grand dessein & nulles démarches concertées; voit dans nos arsenaux & sur nos ports des préparatifs immenses, & nulle exécution; voit des flottes menaçantes, & cet appareil rendu presque inutile; l'audace & la valeur dans les particuliers, la mollesse & l'irrésolution dans les chefs; tout ce qui annonce d'un côté la force & le pouvoir imposant d'un grand peuple, tout ce qui annonce de l'autre la foiblesse & la lenteur qui tiennent au caractère & aux vues. C'est par cette contradiction frappante entre nos projets & nos démarches, entre nos moyens & l'esprit qui les emploie, que le génie Anglois, un moment étonné, a repris sa vigueur; & jusqu'à présent c'est un problème à résoudre pour l'Europe, si, en nous dé-

clarant pour l'Amérique, nous n'avons pas nous-mêmes relevé les forces de l'Angleterre.

Telles sont les plaintes qui retentissent de toute part, & que nous ne craignons pas de rassembler ici & de mettre sous les yeux de l'autorité, si elle daigne les entendre ou les lire.

Enfin la philosophie, dont le premier sentiment est le désir de voir tous les gouvernemens justes & tous les peuples heureux, en portant un coup-d'œil sur cette alliance d'une monarchie avec un peuple qui défend sa liberté, en cherche le motif. Elle voit trop que le bonheur de l'humanité n'y a point de part. Elle pense que si l'amour de la justice eût décidé la cour de Versailles, elle auroit arrêté dans le premier article de sa convention avec l'Amérique, *que tous les peuples opprimés avoient le droit de s'élever contre leurs oppresseurs.* Mais cette maxime qui forme une des loix de l'Angleterre ; dont un roi de Hongrie, en montant sur le trône, osa faire une des

constitutions de l'Etat ; qu'un des plus grands princes qui aient régné sur le monde , Trajan , adopta , lorsqu'en présence du peuple Romain assemblé , il dit au premier officier de l'empire , *je te remets cette épée pour me défendre si je suis juste , pour me combattre & me punir si je deviens tyran* : cette maxime est trop étrangère à nos gouvernemens foibles & corrompus , où le devoir est de souffrir , & où l'opprimé doit craindre de sentir son malheur , de peur d'en être puni comme d'un crime.

Mais c'est sur-tout contre l'Espagne que sont dirigées les plaintes les plus ameres. On la blâme de son aveuglement , de ses incertitudes , de ses lenteurs , quelquefois même de son infidélité : accusations toutes mal fondées.

En voyant la France s'engager sans nécessité dans une guerre maritime , quelques politiques imaginerent que cette couronne se croyoit assez puissante pour diviser le domaine Britannique , sans partager avec un allié l'honneur de cette im-

portante révolution. On n'examinera pas si l'esprit qui régnoit dans le cabinet de Versailles autorisoit cette conjecture. Il est aujourd'hui connu que cette couronne, qui, depuis le commencement des troubles, avoit donné des secours secrets aux Américains, épioit le moment propice pour se déclarer ouvertement en leur faveur. L'événement de Saratoga lui parut la circonstance la plus favorable pour proposer au Roi catholique de faire cause commune avec elle. Soit que ce prince jugeât alors la liberté des Etats-Unis contraire à ses intérêts ; soit que la résolution lui parût précipitée ; soit enfin que d'autres objets politiques exigeassent toute son attention, il se refusa à cette ouverture. Son caractère dispensoit de toute sollicitation nouvelle. Depuis les premières tentatives, on l'occupa si peu de cette grande affaire, que ce fut sans l'en prévenir que la cour de Versailles fit signifier à Saint-James qu'elle avoit reconnu l'indépendance des provinces confédérées.

Cependant les forces de terre & de mer que l'Espagne employoit dans le Brésil contre les Portugais étoient revenues. La riche flotte qu'elle attendoit du Mexique étoit entrée dans ses ports. Les trésors qui lui arrivoient du Pérou & de ses autres possessions étoient à couvert. Cette puissance étoit libre de toute inquiétude & maîtresse de ses mouvemens, lorsqu'elle aspira à la gloire de pacifier les deux hémisphères. Sa médiation fut acceptée, & par la France dont la hardiesse n'avoit pas les suites heureuses qu'elle s'en étoit promises, & par l'Angleterre qui pouvoit craindre d'avoir un nouvel adversaire à combattre.

Charles III soutint avec dignité le beau rôle dont il s'étoit chargé. Il prononça qu'on mettroit bas les armes; que chacune des parties belligérantes feroit maintenue dans les terres qu'elle occuperoit à l'époque de la convention; qu'on formeroit un congrès où feroient discutées les prétentions diverses; & qu'on ne pourroit s'attaquer de nouveau qu'après s'être averti un an d'avance.

L'Espagne n'ayant pas réussi à reconcilier l'Angleterre & la France, se déclara pour cette dernière puissance.

Ce monarque ne se dissimuloit pas que cet arrangement donnoit à la Grande-Bretagne la facilité de se réconcilier avec ses colonies , ou du moins de leur faire acheter par de grands avantages pour son commerce le sacrifice des ports qu'elle occupoit au milieu d'elles. Il ne se dissimuloit pas qu'il bleffoit la dignité du roi son neveu qui s'étoit engagé à maintenir les Etats-Unis dans l'intégrité de leur territoire. Mais il vouloit être juste ; & sans l'oubli de toutes les considérations personnelles , on ne l'est point.

Ce plan de conciliation déplût à Versailles ; & l'on n'y fut un peu rassuré que par l'espoir qu'il seroit rejeté à Londres. C'est ce qui arriva. L'Angleterre ne put se déterminer à reconnoître les Américains indépendans de fait ; quoiqu'ils ne fussent pas appelés aux conférences qui alloient s'ouvrir ; quoique la France ne pût pas négocier pour eux ; quoique leurs intérêts dussent être uniquement soutenus par un médiateur qui ne leur étoit attaché par aucun traité , & qui , peut-être

au fond de son cœur, n'en défireoit pas la prospérité; quoique son refus la menaçât d'un ennemi de plus.

C'est dans une circonstance pareille; c'est lorsque la fierté élève les âmes au-dessus de la terreur; qu'on ne voit rien de plus à redouter que la honte de recevoir la loi; & qu'on ne balance pas à choisir entre la ruine & le déshonneur: c'est alors que la grandeur d'une nation se déploie. J'avoue toutefois que les hommes accoutumés à juger des choses par l'événement, traitent les grandes & périlleuses révolutions d'héroïsme ou de folie, selon le bon ou le mauvais succès qui les ont suivies. Si donc on me demandoit quel est le nom qu'on donnera dans quelques années à la fermeté que les Anglois ont montrée dans ce moment, je répondrois que je l'ignore. Quant à celui qu'elle mérite, je le fais. Je fais que les annales du monde ne nous offrent que rarement l'auguste & majestueux spectacle d'une nation qui aime mieux renoncer à sa durée qu'à sa gloire.

Le ministère Britannique ne se fut pas plutôt expliqué, que la cour de Madrid épousa la querelle de celle de Versailles, & par conséquent celle des Américains. L'Espagne avoit alors soixante-trois vaisseaux de ligne & six en construction. La France en avoit quatre-vingts, & huit sur les chantiers. Les Etats-Unis n'avoient que douze frégates : mais un grand nombre de corsaires.

A tant de forces réunies, l'Angleterre n'opposoit que quatre-vingt-quinze vaisseaux de ligne & vingt-trois en construction. Les seize qu'on voyoit de plus dans ses ports étoient hors de service, & on les avoit convertis en prisons ou en hôpitaux. Inférieure en instrumens de guerre, cette puissance l'étoit encore plus en moyens de tous les genres pour les employer. Ses dissensions domestiques énermoient encore ce qui lui restoit de ressources. Il est de la nature des gouvernemens vraiment libres d'être agités pendant la paix. C'est par ces mouvemens intestins que les esprits conservent leur énergie

énergie & le souvenir toujours présent des droits de la nation. Mais dans la guerre, il faut que toute fermentation cesse, que les haines soient étouffées, que les intérêts se confondent & se servent les uns les autres. Il en arriva tout autrement dans les isles Britanniques. Les troubles n'y furent jamais plus violens. Les prétentions opposées ne se montrèrent dans aucune circonstance avec moins de ménagement. Le bien général fut insolemment foulé aux pieds par l'une & par l'autre faction. Ces chambres où l'on avoit autrefois discuté les questions les plus importantes avec éloquence, avec force, avec dignité, ne retentirent plus que des clameurs de la rage, que des insultes les plus grossières, que d'altercations aussi nuisibles qu'indécentes. Le peu qui restoit de citoyens, appelloient à grands cris un nouveau Pitt, un ministre qui comme lui n'eût *ni parens ni amis* : mais cet homme extraordinaire ne se montroit pas. Aussi pensa-t-on assez généralement que ce peuple succomberoit, malgré la fierté de son

caractere , malgré l'expérience de ses amiraux , malgré l'audace de ses hommes de mer , malgré l'énergie que doit acquérir une nation libre dans les secousses qu'elle éprouve.

Mais l'empire du hasard est bien étendu. Qui fait pour quel parti les élémens se déclareront ? Un coup de vent arrache ou donne la victoire. Un coup de canon déconcerte une armée entière par la mort d'un général. Des signaux , ou ne sont pas entendus , ou ne sont pas obéis. L'expérience , le courage , l'habileté sont croisés par l'ignorance , par la jalousie , par une trahison , par la certitude de l'impunité. Une brume qui survient & qui couvre les deux ennemis , ou les sépare , ou les confond. Le calme & la tempête sont également favorables ou nuisibles. Les forces sont coupées en deux par l'inégale célérité des vaisseaux. Le moment est marqué , ou par la pusillanimité qui diffère , ou par la témérité qui se hâte. Des plans auront été formés avec sagesse : mais ils resteront sans effet par

le défaut de concert dans les mouvemens de l'exécution. Un ordre inconfidéré de la cour décide du malheur d'une journée. La disgrâce ou le décès d'un ministre change les projets. Est-il possible qu'une union étroite puisse long-temps subsister entre des confédérés d'un caractère aussi opposé, que le François emporté, dédaigneux & léger; l'Espagnol lent, hautain, jaloux & froid; l'Américain qui tient secrètement ses regards tournés vers sa mere-patrie, & qui se réjouiroit des désastres de ses alliés, s'ils étoient compatibles avec son indépendance? Ces nations, soit qu'elles agissent séparément, soit qu'elles agissent de concert, tarderont-elles à s'entr'accuser, à se plaindre & à se brouiller? Leur plus grand espoir ne feroit-il pas que des revers multipliés ne feroient tout au plus que les replonger dans l'état humiliant dont elles vouloient sortir, & affermir le sceptre des mers dans les mains de la Grande-Bretagne; tandis qu'une ou deux défaites considérables feroient descendre pour ja-

mais ce peuple ambitieux du rang des premières puissances de cet hémisphère ?

Qui peut donc décider, qui peut même prévoir quel fera l'événement ? La France & l'Espagne réunies ont pour elles des moyens puissans ; l'Angleterre, l'art de diriger les siens. La France & l'Espagne ont leurs trésors ; l'Angleterre un grand crédit national. D'un côté la multitude des hommes & le nombre des troupes ; de l'autre la supériorité dans l'art de conduire les vaisseaux & d'affujettir la mer dans les combats. Ici, l'impétuosité & la valeur ; là, & la valeur & l'expérience. Dans un parti, l'activité que peut donner aux desseins la monarchie absolue ; dans l'autre la vigueur & le ressort que donne la liberté. Ici, le ressentiment des pertes & de longs outrages à venger ; là, le souvenir d'une gloire récente & la souveraineté de l'Amérique, comme celle de l'Océan à conserver. Les deux nations alliées ont cet avantage que donne la réunion de deux vastes puissances : mais l'inconvénient qui résulte

de cette union même par la difficulté de l'harmonie & de l'accord, soit dans les desseins; soit dans l'emploi des forces; l'Angleterre est abandonnée à elle-même, mais n'ayant à diriger que sa propre force, elle a l'avantage de l'unité dans les desseins, d'une combinaison plus sûre & peut-être plus prompte dans les idées: elle peut plus aisément subordonner à une seule vue ses plans d'attaque & de défense.

Pour avoir une balance exacte, il faut encore peser la différente énergie que peut communiquer aux nations rivales une guerre, qui d'un côté n'est à beaucoup d'égards qu'une guerre de rois & de ministres; qui de l'autre est une guerre vraiment nationale, où il s'agit pour l'Angleterre de ses plus grands intérêts, d'un commerce qui fait sa richesse, d'un empire & d'une gloire qui font sa grandeur.

Enfin si l'on considère l'esprit de la nation Française, opposé à celui de la nation qu'elle combat, on verra que l'ardeur du François est peut-être également

prompte à s'allumer & à s'éteindre ; qu'il espere tout lorsqu'il commence , qu'il désespere de tout dès qu'il est arrêté par un obstacle ; que par son caractère il a besoin de l'enthousiasme des succès pour obtenir des succès nouveaux : que l'Anglois , au contraire , moins présomptueux d'abord malgré sa hardiesse naturelle , fait , quand il le faut , lutter avec courage , s'élever avec le danger & s'affermir par la disgrâce : semblable à ce chêne robuste auquel Horace compare les Romains , qui , frappé par la hache & mutilé par le fer , renaît sous les coups qu'on lui porte , & tire une vigueur nouvelle de ses blessures même.

L'histoire nous apprend encore que peu de ligue se sont partagées les dépouilles de la nation contre laquelle elles se sont formées. Athenes victorieuse de la Perse ; Rome sauvée d'Annibal ; dans les temps modernes , Venise échappée à la fameuse ligue de Cambrai , & de nos jours même , la Prusse qui par le génie d'un homme a su tenir tête à l'Europe , ont droit de suf-

pendre notre jugement sur l'issue de la guerre présente.

Mais supposons que la maison de Bourbon ait les avantages dont elle a pu se flatter. Quelle doit être sa conduite ?

Quelle doit être la politique de la maison de Bourbon, si elle est victorieuse.

La France est sous tous les points de vue l'empire le plus fortement constitué, dont le souvenir se soit conservé dans les annales du monde. Sans pouvoir lui être comparée, l'Espagne est aussi un Etat d'un grand poids, & ses moyens de prospérité augmentent tous les jours. Le soin le plus important de la maison de Bourbon doit donc être de se faire pardonner par ses voisins les avantages qu'elle tient de la nature, qu'elle doit à l'art, ou que les événemens lui ont donnés. Si elle cherchoit à augmenter sa supériorité, l'alarme seroit générale, & l'on se croiroit menacé d'un esclavage universel. C'est peut-être beaucoup que les nations ne l'aient pas encore traversée dans ses projets contre l'Angleterre. Le ressentiment que les injustices & les hauteurs de cette isle superbe ont inspiré par-tout, doit être la

cause de cette inaction. Mais la haine se fait, lorsque l'intérêt se montre. Il est possible que l'Europe juge contraire à sa sûreté l'affoiblissement de la Grande-Bretagne dans l'ancien ou le nouvel hémisphere; & qu'après avoir joui des humiliations, des dangers de cette puissance orgueilleuse & tyrannique, elle prenne enfin les armes pour la défendre. S'il en étoit ainsi, les cours de Versailles & de Madrid se verroient déchues de l'espérance qu'elles ont conçu d'une prépondérance décidée sur le globe. Ces considérations doivent les déterminer à presser les attaques, & à ne pas laisser à une politique prévoyante ou simplement jalouse, le temps de faire de nouvelles combinaisons. Qu'elles s'arrêtent sur-tout à propos, & qu'un désir immodéré d'abattre leur ennemi commun, ne les aveugle pas sur leurs véritables intérêts.

Les Etats-Unis ont montré à découvert le projet d'attirer à leur confédération toute l'Amérique Septentrionale. Plusieurs démarches, celle en particulier d'inviter

les peuples du Canada à la rebellion , ont dû faire croire que c'étoit auffi le vœu de la France. On peut foupçonner l'Efpagne d'avoir également adopté cette idée.

La conduite des provinces qui ont secoué le joug de la Grande-Bretagne est fimple , & telle qu'il falloit l'attendre. Mais leurs alliés ne manqueroient-ils pas de prévoyance , s'ils avoient réellement le même fyftême ?

Le nouvel hémifphere doit fe détacher un jour de l'ancien. Ce grand déchirement eft préparé en Europe par la fermentation & le choc de nos opinions ; par le renverfement de nos droits , qui faisoient notre courage , par le luxe de nos cours & la mifere de nos campagnes ; par la haine , à jamais durable , entre des hommes lâches qui poffèdent tout , & des hommes robuftes , vertueux même , qui n'ont plus rien à perdre que la vie. Il eft préparé en Amérique par l'accroiffement de la population , des cultures , de l'induftrie & des lumieres. Tout achemine à cette fciffion , & les progrès d'un mal

dans un monde, & les progrès du bien dans l'autre.

Mais peut-il convenir à l'Espagne & à la France, dont les possessions dans le nouvel hémisphere sont une source inépuisable de richesses, leur peut-il convenir de précipiter ce déchirement? Or, c'est ce qui arriveroit, si tout le Nord de ces régions étoit assujetti aux mêmes loix, ou lié par des intérêts communs.

A peine la liberté de ce vaste continent seroit-elle assurée, qu'il deviendrait l'asile de tout ce qu'on voit parmi nous d'hommes intrigans, féditieux, flétris ou ruinés. La culture des arts, le commerce ne seroient pas la ressource des réfugiés de ce caractère. Il leur faudroit une vie moins laborieuse & plus agitée. Ce génie, également éloigné du travail & du repos, se tourneroit vers les conquêtes; & une passion qui a tant d'attraits, subjugueroit aisément les premiers colons, détournés de leurs anciens travaux par une longue guerre. Le nouveau peuple auroit achevé les préparatifs de ses invasions,

avant que le bruit en eût été porté dans nos climats. Il choisiroit ses ennemis, le champ & le moment de ses victoires. Sa foudre tomberoit toujours sur des mers sans défense, ou sur des côtes prises au dépourvu. Dans peu, les provinces du Midi deviendroient la proie de celles du Nord, & suppléeroient par la richesse de leurs productions à la médiocrité des leurs. Peut-être même, les possessions de nos monarchies absolues brigueroient-elles d'entrer dans la confédération des peuples libres, ou se détacheroient-elles de l'Europe pour n'appartenir qu'à elles-mêmes.

Le parti que doivent prendre les cours de Madrid & de Versailles, s'il leur est libre de choisir, c'est de laisser subsister dans le Nord de l'Amérique deux puissances qui s'observent, qui se contiennent, qui se balancent. Alors des siècles s'écouleront, avant que l'Angleterre & les républiques formées à ses dépens se rapprochent. Cette défiance réciproque les empêchera de rien entreprendre au

loin ; & les établissemens des autres nations , dans le Nouveau-Monde , jouiront d'une tranquillité , qui jusqu'à nos jours a été si souvent troublée.

C'est même vraisemblablement , c'est l'ordre de choses qui conviendrait le mieux aux provinces confédérées. Leurs limites respectives ne sont pas réglées. Il regne une grande jalousie entre les contrées du Nord & celles du Midi. Les principes politiques varient d'une rivière à l'autre. On remarque de grandes animosités entre les citoyens d'une ville , entre les membres d'une famille. Chacun voudra éloigner de soi le fardeau accablant des dépenses & des dettes publiques. Mille germes de divisions couvent généralement dans le sein des Etats-Unis. Les dangers une fois disparus , comment arrêter l'explosion de tant de mécontentemens ? comment tenir attachés à un même centre tant d'esprits égarés , tant de cœurs aigris ? Que les vrais amis des Américains y réfléchissent , & ils trouveront que l'unique moyen de pré-

venir les troubles parmi ces peuples, c'est de laisser sur leurs frontieres un rival puissant & toujours disposé à profiter de leurs dissensions.

Il faut la paix & la sureté aux monarchies; il faut des inquiétudes & un ennemi à redouter pour les républiques. Rome avoit besoin de Carthage; & celui qui détruisit la liberté Romaine, ce ne fut, ni Sylla, ni César; ce fut le premier Caton, lorsque sa politique étroite & farouche ôta une rivale à Rome, en allumant dans le sénat les flambeaux qui mirent Carthage en cendre. Venise elle-même, depuis quatre cents ans, peut-être, eût perdu son gouvernement & ses loix, si elle n'avoit à sa porte, & presque sous ses murs, des voisins puissans qui pourroient devenir ses ennemis ou ses maîtres.

Mais dans cette combinaison, à quel degré de félicité, de splendeur & de force pourront avec le temps s'élever les provinces confédérées?

Quelle idée il faut se former des treize provinces confédérées.

Ici, pour bien juger, commençons d'a-

bord par écarter l'intérêt que toutes les ames, fans en excepter celles des esclaves, ont pris aux généreux efforts d'une nation qui s'exposoit aux plus effrayantes calamités pour être libre. Le nom de liberté est si doux, que tous ceux qui combattent pour elle, sont sûrs d'intéresser nos vœux secrets. Leur cause est celle du genre-humain tout entier; elle devient la nôtre. Nous nous vengeons de nos oppresseurs, en exhalant du moins en liberté notre haine contre les oppresseurs étrangers. Au bruit des chaînes qui se brisent, il nous semble que les nôtres vont devenir plus légères; & nous croyons quelques momens respirer un air plus pur, en apprenant que l'univers compte des tyrans de moins. D'ailleurs ces grandes révolutions de la liberté sont des leçons pour les despotes. Elles les avertissent de ne pas compter sur une trop longue patience des peuples & sur une éternelle impunité. Ainsi, quand la société & les loix se vengent des crimes des particuliers, l'homme de bien espere que

le châtement des coupables peut prévenir de nouveaux crimes. La terreur quelquefois tient lieu de justice au brigand , & de conscience à l'assassin. Telle est la source de ce vif intérêt que font naître en nous toutes les guerres de liberté. Tel a été celui que nous ont inspiré les Américains. Nos imaginations se sont enflammées pour eux. Nous nous sommes associés à leurs victoires & à leurs défaites. L'esprit de justice qui se plaît à compenser les malheurs passés par un bonheur à venir , se plaît à croire que cette partie du Nouveau-Monde ne peut manquer de devenir une des plus florissantes contrées du globe. On va jusqu'à craindre que l'Europe ne trouve un jour ses maîtres dans ses enfans. Osons résister au torrent de l'opinion & à celui de l'enthousiasme public. Ne nous laissons point égarer par l'imagination qui embellit tout , par le sentiment qui aime à se créer des illusions & réalise tout ce qu'il espere. Notre devoir est de combattre tout préjugé , même celui qui seroit le plus conforme

au vœu de notre cœur. Il s'agit avant tout d'être vrais , & de ne pas trahir cette conscience pure & droite qui préside à nos écrits & nous dicte tous nos jugemens. Dans ce moment , peut-être , nous ne ferons pas crus : mais une conjecture hardie qui se vérifie au bout de plusieurs siècles , fait plus d'honneur à l'historien , qu'une longue suite de faits dont le récit ne peut être contesté ; & je n'écris pas seulement pour mes contemporains qui ne me survivront que de quelques années. Encore quelques révolutions du soleil : eux & moi , nous ne ferons plus. Mais je livre mes idées à la postérité & au temps. C'est à eux à me juger.

L'espace occupé par les treize républiques entre les montagnes & la mer , n'est que de soixante-sept lieues marines : mais sur la côte leur étendue est en ligne droite de trois cents quarante-cinq , depuis la rivière de Sainte-Croix jusqu'à celle de Savannah.

Dans cette région , les terres sont presque

que généralement mauvaises ou de qualité médiocre.

Il ne croît guere que du maïs dans les quatre colonies les plus septentrionales. L'unique ressource de leurs habitans, c'est la pêche, dont le produit annuel ne s'élève pas au-dessus de 6,000,000 livres.

Le bled soutient principalement les provinces de New-York, de Jersey & de Pensilvanie. Mais le sol s'y est si rapidement détérioré, que l'acre qui donnoit autrefois jusqu'à soixante boisseaux de froment, n'en produit plus vingt que fort rarement.

Quoique les campagnes du Maryland & de la Virginie soient fort supérieures à toutes les autres, elles ne peuvent être regardées comme très-fertiles. Les anciennes plantations ne rendent que le tiers du tabac qu'on y récoltoit autrefois. Il n'est pas possible d'en former beaucoup de nouvelles; & les cultivateurs ont été réduit à tourner leurs travaux vers d'autres objets.

La Caroline Septentrionale produit quel-

ques grains , mais d'une qualité si inférieure , qu'ils sont vendus vingt-cinq ou trente pour cent de moins que les autres dans tous les marchés.

Le sol de la Caroline Méridionale & de la Géorgie , est parfaitement uni jusqu'à cinquante milles de l'océan. Les pluies excessives qui y tombent , ne trouvant point d'écoulement , forment de nombreux marais où le riz est cultivé au grand détriment des hommes libres & des esclaves occupés de ce travail. Dans les intervalles que laissent ces amas d'eau si multipliés , croît un indigo inférieur qu'il faut changer de place chaque année. Lorsque le pays s'élève , ce ne sont plus que des sables rebelles ou d'affreux rochers , coupés de loin en loin par des pâturages de la nature du jonc.

Le gouvernement Anglois ne pouvant se dissimuler que l'Amérique Septentrionale ne l'enrichiroit jamais par les productions qui lui étoient propres , imagina le puissant ressort des gratifications , pour créer dans cette partie du Nouveau-Mon-

de le lin, la vigne, la soie. La pauvreté du sol repoussa la première de ses vues; le vice du climat s'opposa au succès de la seconde; & le défaut de bras ne permit pas de suivre la troisième. La société établie à Londres pour l'encouragement des arts, ne fut pas plus heureuse que le ministère. Ses bienfaits ne firent éclore aucun des objets qu'elle avoit proposés à l'activité & à l'industrie de ces contrées.

Il fallut que la Grande-Bretagne se contentât de vendre chaque année aux contrées qui nous occupent, pour environ cinquante millions de marchandises. Ceux qui les consommoient lui livroient exclusivement leurs indigos, leurs fers, leurs tabacs & leurs pelleteries. Ils lui livroient ce que le reste du globe leur avoit donné d'argent & de matières premières, en échange de leurs bois, de leurs grains, de leur poisson, de leur riz, de leurs soies. Cependant la balance leur fut toujours si défavorable, que lorsque les troubles commencèrent, les colonies devoient cent vingt ou cent trente millions à leur

métropole ; & qu'elles n'avoient point de métaux en circulation.

Malgré ces défavantages, il s'étoit successivement formé dans le sein des treize provinces une population de deux millions neuf cents quatre-vingt un mille six cents soixante dix-huit personnes, en y comprenant quatre cent mille noirs. L'oppression & l'intolérance y pouffoient tous les jours de nouveaux habitans. La guerre a fermé ce refuge aux malheureux : mais la paix le leur rouvrira ; & ils s'y rendront en plus grand nombre que jamais. Ceux qui y passeront avec des projets de culture, n'auront pas toute la satisfaction qu'ils se seront promise ; parce qu'ils trouveront les bonnes terres, les médiocres même, toutes occupées ; & qu'on n'aura guere à leur offrir que des sables stériles, des marais mal-sains ou des montagnes escarpées. L'émigration sera plus favorable aux manufacturiers & aux artistes, sans que peut-être ils aient rien gagné à changer de patrie & de climat.

On ne détermineroit pas sans témérité

quelle pourra être un jour la population des Etats-Unis. Ce calcul, assez généralement difficile devient impraticable pour une région dont les terres dégènerent très-rapidement, & où la mesure des travaux & des avances n'est pas celle de la reproduction. Si dix millions d'hommes trouvent jamais une subsistance assurée dans ces provinces, ce sera beaucoup. Alors même les exportations se réduiront à rien ou à fort peu de chose : mais l'industrie intérieure remplacera l'industrie étrangère. A peu de chose près, le pays pourra se suffire à lui-même, pourvu que ses habitants sachent être heureux par l'économie & la médiocrité.

Peuples de l'Amérique Septentrionale, que l'exemple de toutes les nations qui vous ont précédés, & sur-tout que celui de la mere-patrie vous instruisse. Craignez l'affluence de l'or qui apporte avec le luxe la corruption des mœurs, le mépris des loix ; craignez une trop inégale répartition des richesses qui montre un petit nombre de citoyens opulens & une

multitude de citoyens dans la misere ; d'où naît l'insolence des uns & l'avilissement des autres. Garantissez-vous de l'esprit de conquête. La tranquillité de l'empire diminue à mesure qu'il s'étend. Ayez des armes pour vous défendre ; n'en ayez pas pour attaquer. Cherchez l'aisance & la santé dans le travail ; la prospérité dans la culture des terres & les ateliers de l'industrie ; la force dans les bonnes mœurs & dans la vertu. Faites prospérer les sciences & les arts qui distinguent l'homme policé de l'homme sauvage. Sur-tout veillez à l'éducation de vos enfans. C'est des écoles publiques , n'en doutez pas , que sortent les magistrats éclairés , les militaires instruits & courageux , les bons peres , les bons maris , les bons freres , les bons amis , les hommes de bien. Par-tout où l'on voit la jeunesse se dépraver , la nation est sur son déclin. Que la liberté ait une base inébranlable dans la sagesse de vos constitutions , & qu'elle soit l'indestruc-
tible ciment qui lie vos provinces entre

(183)

elles. N'établissez aucune préférence légale entre les cultes. La superstition est innocente par-tout où elle n'est ni protégée , ni persécutée ; & que votre durée soit , s'il se peut , égale à celle du monde.

F I N.

67-446

6.14.67

heeler

E 781
R274rd

